

NUMÉRO 4

DOCUMENTS

NATIONAL GEOGRAPHIC

HORS-SÉRIE

CHINE

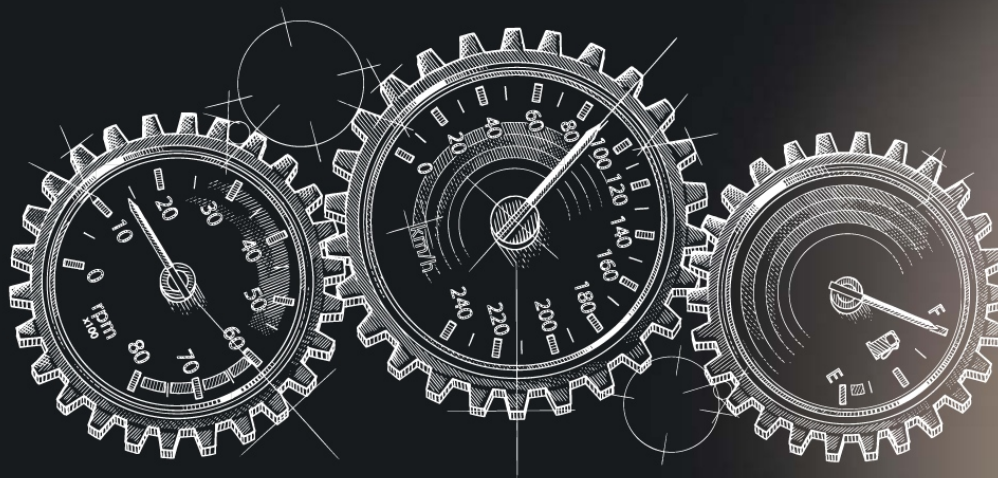
UN SIÈCLE DE PHOTOS
PAR NATIONAL GEOGRAPHIC

BEL : 7,30 € - CH : 13 FS - CAN : 14 CAD - D : 11 € - LUX : 7,30 € - DOM Avion : 11 € - Bateau : 7,30 € - Zone CFP Bateau : 1 100 XPF.



WWW.NATIONALGEOGRAPHIC.FR

6,90 €



CITROËN DS5 NOUVELLE MOTORISATION BLUEHDi 180 CH

180 CH - 4,4L/100KM - 114G DE CO₂/KM

PUISSANCE - ÉMISSIONS & CONSOMMATIONS MAÎTRISÉES
ENFIN COMPATIBLES

180 chevaux pour seulement 4,4 l/100 km et 114 g de CO₂/km : Citroën DS5 vous offre la possibilité de rouler sans compromis. Sa nouvelle motorisation BlueHDi 180 BVA6 respecte d'ores et déjà les futures réglementations Euro 6 et prouve que rien n'est impossible. Élégante, sobre, plus que jamais soucieuse de l'environnement, Citroën DS5 s'impose une nouvelle fois comme une voiture hors du commun.

CRÉATIVE TECHNOLOGIE

Modèle présenté : Citroën DS5 Hybrid4 Sport Chic avec options.

CONSOMMATIONS (L/100 KM) ET ÉMISSIONS DE CO₂ (G/KM) DE CITROËN DS5 MOTORISATIONS BLUEHDi : 4,6 À 5,2 (URBAINES) ; 3,5 À 4,1 (EXTRA-URBAINES) ; 3,9 À 4,5 (MIXTES) ET 102 À 118.



Automobiles CITROËN : RCS Paris 642 050 199 - L E S C A U L O I S





Les guides de voyage actualisés en temps réel !



NOUVEAU !

Sur ordinateur ou sur mobile

Retrouvez gratuitement encore plus d'adresses d'hôtels et de restaurants :
notre sélection en ligne adaptée à vos envies et à tous les budgets,
mise à jour instantanément, avec TripAdvisor.

Découvrez en librairie nos 50 destinations,
à partir de 10 € ; ainsi que les modalités
de ce nouveau service.

En partenariat avec
 **tripadvisor®**

la plus grande communauté
de voyageurs au monde.

125 ANS DE VOYAGES ET DE DÉCOUVERTES



Rue Wellington,
à Hongkong.
Photo publiée en 1954.

J. BAYLOR ROBERTS/NGC

National Geographic y était

Depuis 1900, le magazine *National Geographic* a consacré plus de 250 reportages à la Chine. Ces archives constituent un trésor unique au monde. Nos journalistes ont parcouru les ruelles de la Shanghai cosmopolite des années 1930. Ils ont vu les colonnes disciplinées de l'Armée rouge entrant dans Pékin en 1949. Ils ont assisté, en 1970, aux opéras de la délirante Madame Mao pendant la Révolution culturelle. Ils étaient là aussi, en 1978, quand on déterrait l'armée du premier empereur... Ils ont vu, raconté, photographié l'Histoire en train de se faire. C'est ce témoignage exceptionnel, de première main, que nous vous proposons aujourd'hui. Une sélection de clichés qui, mieux que de longues synthèses, raconte la terrible descente aux enfers du pays, puis sa résurrection. Un voyage dans le temps, avec des explorateurs, des têtes coupées, des villes flottantes... Bienvenue en Chine !

Jean-Pierre Vignaoud (rédacteur en chef)



BICHKEK

KIRGHIZISTAN

XINJIANG
(SIN-KIANG)

Désert
du Takla-Makan

NOTRE VOYAGE EN CHINE

GANSU

QINGHAI

Mt Amnye +
Machen
6 282 m

Les coolies
du Sichuan p. 47

Le taxi-brouette
de Chengdu p. 32

YUNNAN

Mt Minya +
Konka
(Mt Gongga)
7 556 m

Expédition sur le mont
Minya Konka p. 41

MYANMAR
(BIRMANIE)

Kunming

La route de Birmanie p. 65

YUNNAN

Marché naxi dans
le Yunnan p. 42

LAOS

THAÏLANDE

NEW DELHI

NÉPAL

KATMANDOU

Mt Everest
8 848 m

THIMBU
BHOUTAN

Brahmapoutre

BANGLADESH

DACCA

Golfe
du Bengale

0 300 km

CARTES DU NGM/FRANCE



MONGOLIE

MANDCHOURIE

JILIN

MONGOLIE-INTÉRIEURE

LIAONING

CORÉE DU NORD

Mer du Japon

Femmes mandchoues dans Pékin p. 22

L'entrée des communistes à Pékin p. 69

Le Petit Livre rouge superstar p. 89

Musique révolutionnaire dans la Cité interdite p. 98

Zhangjiakou (Kalgan)

BEIJING (PÉKIN)

Datong

Tianjin (Tien-Tsin)

HEBEI

SHANXI

SHANDONG

La muraille de Chine

La loco à vapeur de Datong p. 102

L'armée enterrée de Xi'an p. 94

Xi'an

Têtes coupées à Nankin p. 24

Nanjing (Nankin)

La promenade du Bund de Shanghai p. 50

Mer Jaune

Le chantier des Trois-Gorges p. 106

Les Trois-Gorges

HUBEI

ANHUI

JIANGSU

Shanghai

Mer de Chine orientale

Chengdu

CHONGQING

Chongqing

L'hôpital souterrain de Chongqing p. 66

Partie de pêche sur le Yangzi Jiang p. 18

Yangzi Jiang

ZHEJIANG

JIANGXI

Fuzhou

Les montagnes de Guilin

La ville flottante de Canton p. 52

Guangzhou (Canton)

Île de Quemoy

Les ballons de propagande de l'île de Quemoy p. 76

Les ouvriers de Shenzhen p. 105

TAÏWAN

Les soldats contorsionnistes de Taïwan p. 78

GUANGXI

Macao

Hongkong

Jeu de mah-jong à Macao p. 82

Les ruelles escarpées de Hongkong p. 55

Les tatouées de Hainan p. 56

HAINAN

VIÊT NAM

HANOÏ

Golfe de Tonkin

Mer de Chine méridionale

Océan Pacifique

PHILIPPINES



Un pêcheur et ses cormorans
au pied des montagnes de Guilin.
Photo publiée en 2008.

JENSON HU/NGC

SOMMAIRE

16

INTRODUCTION

18

1900-1920 DERNIERS INSTANTANÉS
DE LA CHINE ANCIENNE

Au fil du Yangzi Jiang • La frénésie de Pékin
• Pékinoises en robes de soie • Crime et châiment
• L'empereur a tranché • L'empire des paysans
• Une limousine pour le lama • De l'empire à la république
• La Chine racontée par un Américain

36

1920-1930
LE TEMPS DES EXPÉDITIONS

La chevauchée sauvage • Joseph Rock, le baroudeur
magnifique • Le rêve de Shangri-La • Incursion en pays
naxi • À bas la natte mandchoue • L'âge des seigneurs
de la guerre • Joseph F. Rock face aux brigands

50

1930-1940
DANS LA CHINE DES VILLES

Sulfureuse Shanghai • Canton et sa cité flottante
• Les rues de Hongkong • Les traditions
de Hainan, la tropicale • La Longue Marche de Mao Zedong
• Dans Shanghai, la cosmopolite

62

1940-1950 L'INVASION JAPONAISE
ET LA GUERRE CIVILE

Le peuple martyr • Le sentier de la guerre contre
les Japonais • Mobilisation générale • Pékin à l'heure
rouge • L'exode à Taïwan • À la conquête de l'Ouest

74

1950-1970
ET LA CHINE NOUVELLE S'ÉVEILLA

Propagande de masse • Taïwan résiste
• Un peuple, trois Chines • Naissance de la Chinafrique
• Faites vos jeux à Macao • Grand Bond en avant
et Révolution culturelle • L'endoctrinement permanent

88

1970-1980
SOUS L'EMPIRE DE MAO

Le *Petit Livre rouge* • La grande collectivisation
• Au spectacle révolutionnaire • L'armée du premier
empereur sort de terre • Le tremblement de terre
• Le peuple qui déplace les montagnes

100

1980-2010
LE RÉVEIL DU DRAGON

La Chine en chantier • À toute vapeur
• L'atelier de la planète • Le chantier des Trois-Gorges
• Jusqu'où ira le miracle chinois ?
• Les nouveaux Chinois vus par un Américain



En couverture

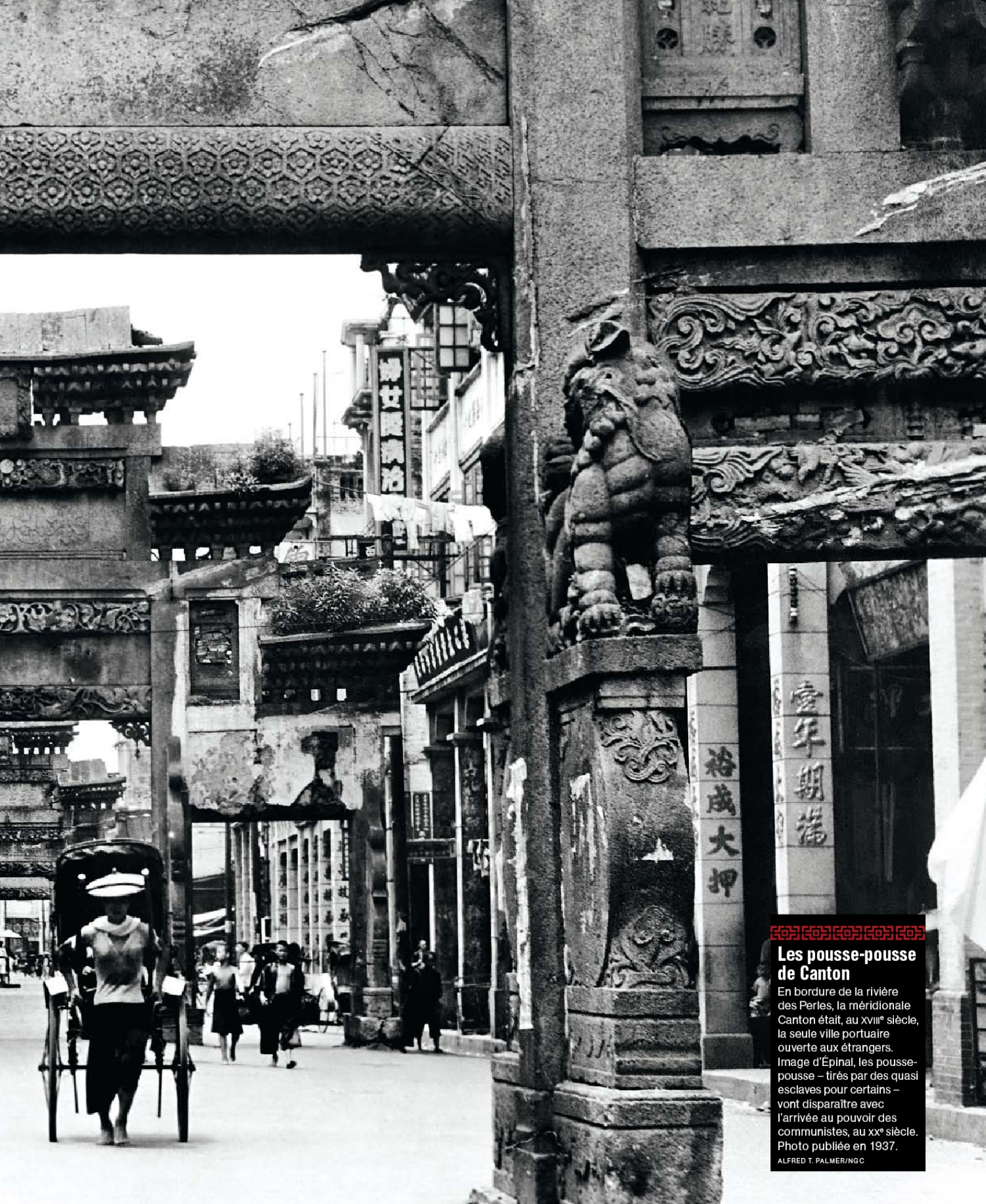
Un couple de Mandchous prend la pose.
Photo publiée en 1911 et colorisée
en 2014 par Philippe Delavaud

UNDERWOOD AND UNDERWOOD/NGC

VISIONS

1991





Les pousse-pousse de Canton

En bordure de la rivière des Perles, la méridionale Canton était, au XVIII^e siècle, la seule ville portuaire ouverte aux étrangers. Image d'Épinal, les pousse-pousse – tirés par des quasi esclaves pour certains – vont disparaître avec l'arrivée au pouvoir des communistes, au XX^e siècle. Photo publiée en 1937.

ALFRED T. PALMER/NGC





**L'auberge
affiche complet**

Sept voyageurs – portant toujours la natte mandchoue – ont trouvé refuge pour la nuit dans une petite auberge. Dépourvues de lits, les tavernes ne disposent en général que d'un kang, plate-forme en dur dont la surface est chauffée.

Photo publiée en 1927.

A. SEGERS/NGC





Gardes rouges sur la Grande Muraille

Profitant de leur laisser-passer lors de la Révolution culturelle, des gardes rouges – les bras armés du régime – se font prendre en photo sur la Longue Muraille des Dix Mille Li, symbole de la gloire millénaire du pays.

Photo publiée en 1971.

AUDREY R. TOPPING/NGC

1900
2010



100 ANS DE PURGATOIRE

La Chine revient de loin. En un siècle, elle a connu la guerre civile, l'invasion, la famine, une révolution idéologique aberrante... Plusieurs dizaines de millions de Chinois en ont payé le prix. Seul un empire plurimillénaire pouvait surmonter une telle épreuve. Bientôt, la Chine sera de nouveau la première puissance mondiale.

Par Marie-Amélie Carpio

« Quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera », prédisait déjà Napoléon en 1816. À l'époque de l'empereur, elle n'a pourtant rien d'une belle endormie. L'empire plurimillénaire, qui concentre le tiers des richesses mondiales, est même la première puissance de la planète. Il est vrai que le pays ne pèse guère sur les affaires du monde, regardant ses marges avec dédain, campé dans un superbe isolement. Les guerres de l'Opium imposées par les puissances occidentales (1839-1842 et 1856-1860) le forceront à en sortir. Elles marquent le début du déclin, et l'entrée dans ce que les Chinois appellent « le siècle de l'humiliation ».

Venus de la mer, les « barbares » d'Occident imposent leur négoce à coups de canons, avant de se partager des pans entiers du pays. Au début du XX^e siècle, le dragon chinois n'est déjà plus qu'un titre de papier, même si son immensité fait toujours tourner la tête des observateurs étrangers. En 1905, un article de *National Geographic* nie ainsi que sa population ait pu atteindre le chiffre fantasque de 377 636 198 habitants, considéré comme insupportable pour le territoire. La

période qui s'ouvre alors dans l'histoire de la Chine est plus qu'une longue éclipse. L'empire du Milieu, qui faisait de l'harmonie son credo, n'aura jamais aussi mal porté son nom qu'en ce XX^e siècle plein de bruit et de fureur, qu'il traversera ballotté de Charybde en Scylla. Dès le début des années 1900, le pays est secoué de furieux soubresauts : révolte des Boxers, proclamation de la république, qui emporte la dynastie mandchoue et balaie vingt et un siècles d'empire.

À peine établi, le nouveau régime ne tarde pas à sombrer dans le chaos, sapé par les menées d'une myriade de seigneurs de la guerre locaux et par les premiers affrontements entre nationalistes et communistes. Claquemurés dans leurs concessions, les étrangers comptent les points.

La Chine de l'époque compose un tableau en lignes brisées, dont les images s'entrechoquent. D'un côté, Shanghai, avec ses « boutiques dignes de la Cinquième Avenue... et ses groupes de jazz qui poussent leur lamento dans les night-clubs et les cabarets » évoqués dans un article de 1932. De l'autre, des scènes immémorales, comme celle de ces pêcheurs qui travaillent en tandem avec des cormorans au pied des pics calcaires de Guilin. « Ils considèrent leurs oiseaux comme des membres de leur famille, et envoient à leurs proches des avis de naissance à l'éclosion de chaque nouvel oisillon », explique un article de



DRAGON DE JADE - FREER GALLERY OF ART, SMITHSONIAN INSTITUTION, WASHINGTON D.C. PURCHASE, F1949.16

1937. Et il y a ces masses de paysans, l'écrasante majorité de la population chinoise. C'est sur eux que Mao, le fils des campagnes, décidera d'appuyer sa grande révolution.

Mais, dans les années 1930, celle-ci attendra. En 1937, le Japon entreprend la conquête de la Chine. Et condamne sa population à un sauve-qui-peut général. La plupart des civils, précise un article de 1944, ont dû fuir à pied, colonnes hagardes de dizaines de millions de réfugiés lancés sur les chemins de l'exil. L'heure est à une union sacrée de façade entre communistes et nationalistes. Mais le Japon est à peine bouté hors de Chine que la trêve tourne court et que les feux de la guerre civile se rallument. L'embrasement durera quatre ans.

En 1949, la République populaire de Chine est proclamée. De l'empire rouge, les reporters de *National Geographic* ne verront qu'un théâtre d'ombres : foules colorées des grands défilés à la gloire du régime et cohortes grises, revêtues de tenues de travail uniformes, symboles de la nouvelle utopie égalitaire. Avec, en guise de commentaires, les déclarations convenues dictées par la propagande et l'embrigadement des esprits. Certaines sont proprement surréalistes, comme celle de ce chirurgien affirmant dans le magazine, en 1964, avoir réussi à greffer le bras d'un ouvrier victime d'un accident de travail

La proclamation de la république emporte la dynastie mandchoue et balaie vingt et un siècles d'empire.

grâce au parti. Autant de tentures dissimulant les pages sanglantes du communisme, de la terrible famine provoquée par le Grand Bond en avant aux massacres de la Révolution culturelle. La Chine n'est plus alors qu'un pays du tiers-monde. Jusqu'à ce que la mort du Grand Timonier l'entraîne dans de nouvelles convulsions fiévreuses.

Autarcie et étatisation de l'économie cèdent la place à l'ouverture économique, alors que Deng Xiaoping devient le nouveau maître du pays, en décembre 1978. « Enrichissez-vous », lance-t-il à ses compatriotes. Slogan affairiste iconoclaste suivi à la lettre. Essor manufacturier, migrations massives vers les villes, émergence d'une classe moyenne et de nouveaux millionnaires... En trente ans, le pays est devenu la deuxième économie mondiale et le symbole d'un nouvel Orient capitaliste. Une vraie révolution, plus forte encore que celle qui porta le communisme au pouvoir. Avec elle prend fin la décadence de la Chine, et l'isolement millénaire qui avait tenu lieu de politique à l'empire du Milieu. Avec elle, le dragon a retrouvé son souffle, après un siècle d'apnée qui ressemble, sinon à une anomalie, du moins à une simple parenthèse dans la prodigieuse histoire et l'extraordinaire longévité d'un pays qui, déjà au III^e siècle av. J.-C., se voulait unifié et centralisé. □

1900
1920

DERNIERS INSTANTANÉS DE LA CHINE



DU 20 JUIN
AU 14 AOÛT
1900

Épisode connu sous le nom des « 55 jours de Pékin », 1 000 civils et soldats étrangers, 3 000 chrétiens chinois et 150 chevaux de course – dont ils se nourrissent – sont assiégés par la société secrète des Boxers, en lutte contre les étrangers, dans le quartier des légations. Un corps expéditionnaire international finira par écraser la révolte.



DÉCEMBRE
1911

Après plus de vingt et un siècles d'existence, l'empire disparaît avec la proclamation de la république par Sun Yat-sen. Quelques semaines plus tard, le dernier empereur, Puyi (6 ans), abdique.



AOÛT
1912

Sun Yat-sen fonde le Kouo-ming-tang, le parti du mandat (*ming*) national, par opposition au mandat divin de l'empereur. Il devient par la suite le Kouo-min-tang, le parti national du peuple (*min*).



1917

La révolution d'Octobre russe ravit certains membres de l'élite intellectuelle. Un parti marxiste est créé à l'université de Pékin.





揚子江

AU FIL DU YANGZI JIANG

« REMONTER LES RAPIDES

DU YANGZI est plus difficile que de grimper jusqu'au paradis », écrivait le poète Du Fu, au VIII^e siècle. Le fleuve Bleu, artère nourricière du pays, a donné à la Chine ses paysages les plus grandioses. Célébré par les poètes, il est aussi redouté par les navigateurs et les habitants de la région, familiers de ses flots impétueux et de ses crues dévastatrices.

Au début du XX^e siècle, les pêcheurs avaient encore coutume d'allumer des pétards à la poupe des bateaux pour chasser les démons tapis dans les rapides, et de brûler de l'encens à la proue pour s'attirer la faveur des dieux. Temps héroïques évanouis. Cet ancien monde a été englouti. Mis en service en 2003, le colossal barrage des Trois-Gorges a dompté le fleuve et fait monter le niveau de l'eau de 130 m dans le site du même nom. □

Pêcheurs dans l'un des défilés du site des Trois-Gorges, sur le Yangzi Jiang. Photo publiée en 1920.

MAYNARD OWEN WILLIAMS/NGC



La frénésie de Pékin



EN 1920, L'ÉCRIVAIN JAMES ARTHUR MULLER décrit ainsi la cité dans *National Geographic* : « Chaque rue grouille de bêtes et de véhicules. Voitures, pousse-pousse et bicyclettes se mêlent aux catafalques, mulets, soldats à dos de poney, vieux gentlemen corpulents montant de tout petits ânes, fiacres, baudets chargés de bois, de briques, de charbon et de poteries, et caravanes de chameaux venues du Nord. » Aux foules en transit s'ajoute la multitude des artisans ambulants. À commencer par les restaurateurs, qui circulent avec fourneaux, casseroles et provisions, ou les dentistes, officiant au bord de la



Vue d'une avenue de Pékin.
Photo publiée en 1920.

ALEXANDER STEWART/NGC

chaussée. Mais la corporation la plus frappante est celle des mendiants. Une cour des miracles pourvue d'un roi qui pratique la division des tâches. Les aveugles détiennent ainsi le monopole de la musique de rue. L'agitation perpétuelle – qui marque tant les voyageurs – ne cesse qu'à la nuit tombée, avec la fermeture des portes de la ville.

En 1800, Pékin était la première cité à dépasser le million d'habitants depuis la Rome antique. En 1900, elle a toutefois perdu sa place au profit des métropoles occidentales, Londres en tête – qui comptait alors plus de 6 millions de résidents. □



Femmes mandchoues
de la haute société
dans une rue de Pékin.
Photo publiée en 1910.

WILLIAM WISNER CHAPIN/NGC



Pékinoises en robes de soie

L'ANCIEN ET LE MODERNE se côtoient partout dans l'ancienne Cité impériale. Reconnaisable à ses longues robes de soie, l'élite mandchoue croise aussi bien les artisans et les coolies, dont la condition est signalée par les robes bleues en coton grossier, que les Chinois habillés à l'occidentale : le costume-cravate fut en effet adopté dès la première décennie du ^{xx}e siècle.

Après la proclamation de la république, les mandarins, anciens fonctionnaires de l'empire, s'effacent pour laisser place à une nouvelle génération d'intellectuels. La cité, précise notre reporter en 1920, « compte des milliers d'étudiants. C'est parmi eux et leurs professeurs que le récent mouvement libéral en Chine a commencé. » Celui-ci appelle au libéralisme politique, à la modernisation du pays, avec l'abandon des vieilles valeurs confucéennes, et prône le rejet des mariages arrangés. En 1919, il donne déjà lieu à des manifestations d'étudiants sur la place Tian'anmen. □

Crime et châtimement

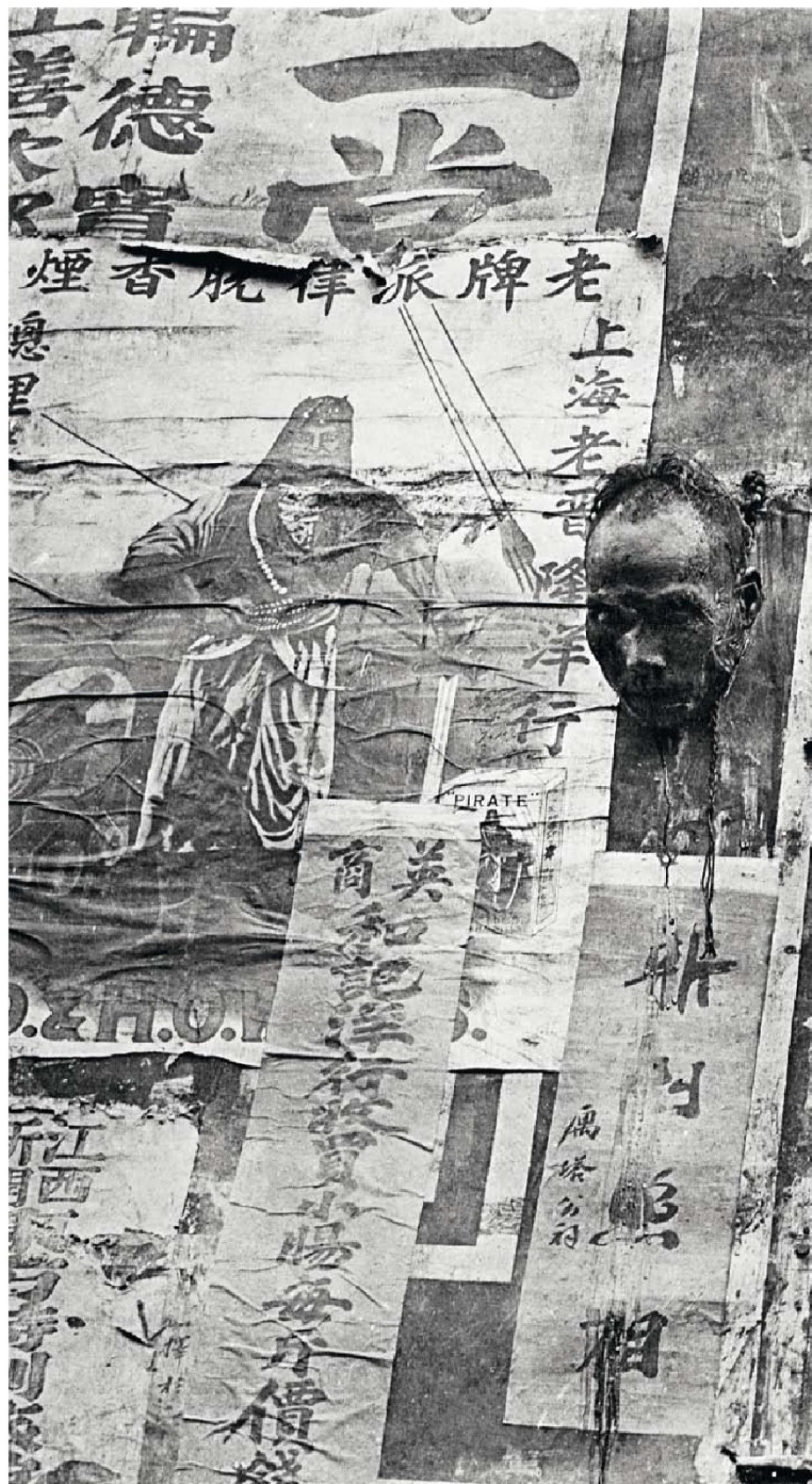


PLUS QUE LA SÉVÉRITÉ DES PEINES, semblable sous d'autres latitudes, c'est la stabilité du Code pénal chinois qui frappe.

Celui-ci est resté quasi inchangé de la dynastie des Tang, il y a mille trois cents ans, au début du ^{xx}e siècle. Coups de bambou et cangue attendent ceux qui commettent des infractions mineures, comme monter dans un train sans billet.

Quant aux auteurs de crimes considérés comme graves, tel le vol avec violence, ils sont promis à la peine capitale. Soit une mort rapide par strangulation ou décapitation. Soit une lente agonie avec le supplice de la cage de bois, inauguré au ^{xvi}e siècle. Le cou enserré dans un cadre en bois, le condamné s'étouffe à petit feu à mesure que l'on retire les briques qui soutiennent ses pieds. Ceux-ci baignent parfois aussi dans un bac de chaux vive. Quelle que soit la peine, elle est exécutée en public, à la honte du condamné, et pour l'édification des foules.

Le châtimement encouru incite les individus à éviter les juges, une tendance aussi encouragée par l'administration impériale, qui a toujours redouté l'engorgement des tribunaux. Les querelles de voisinage ou de famille se règlent souvent en faisant appel à un médiateur. Ou par un passage dans une maison de thé. Les deux parties s'y rendent le jour dit et exposent leur litige. Il revient aux clients de trancher, et à ceux qu'ils considèrent en tort de payer les frais de thé de l'assemblée. □





Des têtes de voleurs exposées
sur des panneaux d'affichage
à Nankin. Photo publiée en 1927.

CLAUDE MEACHAM/NGO

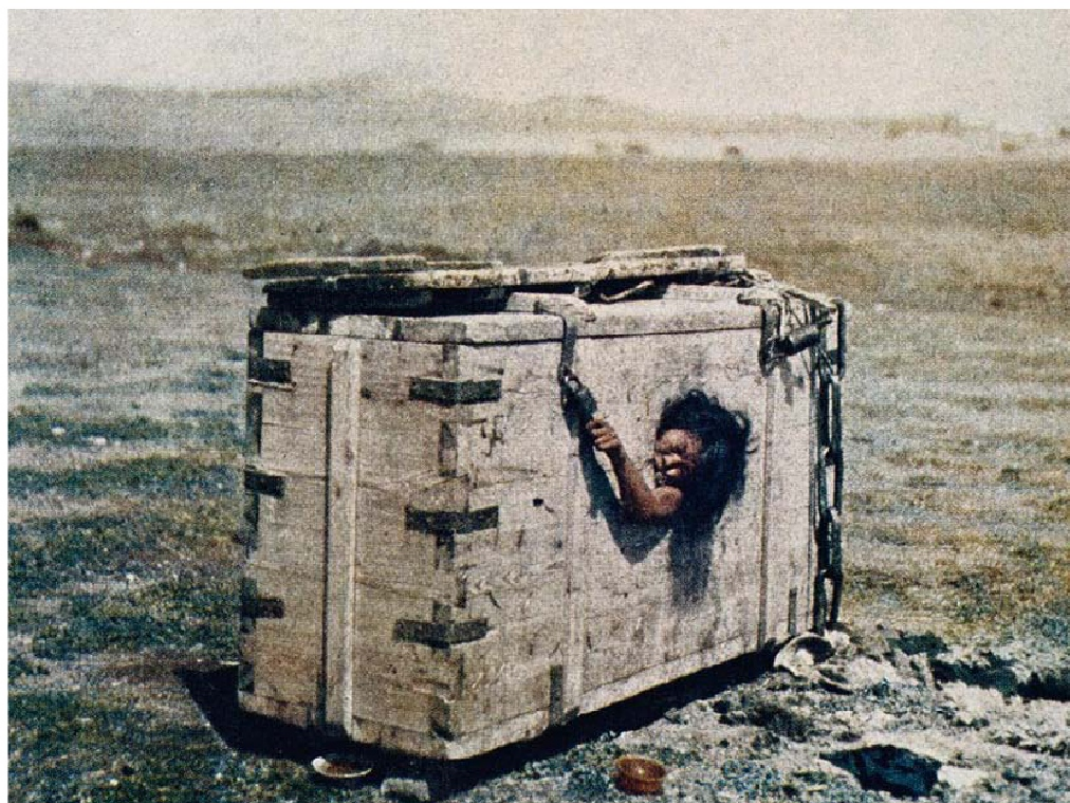


L'empereur a tranché

AU XVII^e SIÈCLE, L'EMPEREUR Kangxi édicta le décret suivant : « Considérant l'immensité de la population de l'empire, l'extrême division de la propriété et le caractère notoirement procédurier des Chinois, l'empereur est d'avis que les procès se multiplieraient dans des proportions terrifiantes si les gens ne craignaient pas les tribunaux, et s'ils étaient sûrs d'y trouver une justice parfaite. Les hommes se berçant volontiers d'illusions sur leurs intérêts personnels, les procès seraient interminables et la moitié de l'empire ne suffirait pas à trancher les affaires de l'autre moitié. Je désire donc que ceux qui ont recours aux tribunaux soient traités sans pitié, et de façon à les dégoûter de la loi et à ce qu'ils tremblent à l'idée de comparaître devant un juge. » □



Un tribunal à Shanghai.
Photo publiée en 1900.
HARRIE WEBSTER/NGC



Une Mongole condamnée à mourir de faim. Photo publiée en 1922.

STEPHANE PASSET/NGC



La cangue: l'un des châtiments courants en Chine à cette époque. Photo publiée en 1919.

CHARLES K. EDMUNDS/NGC



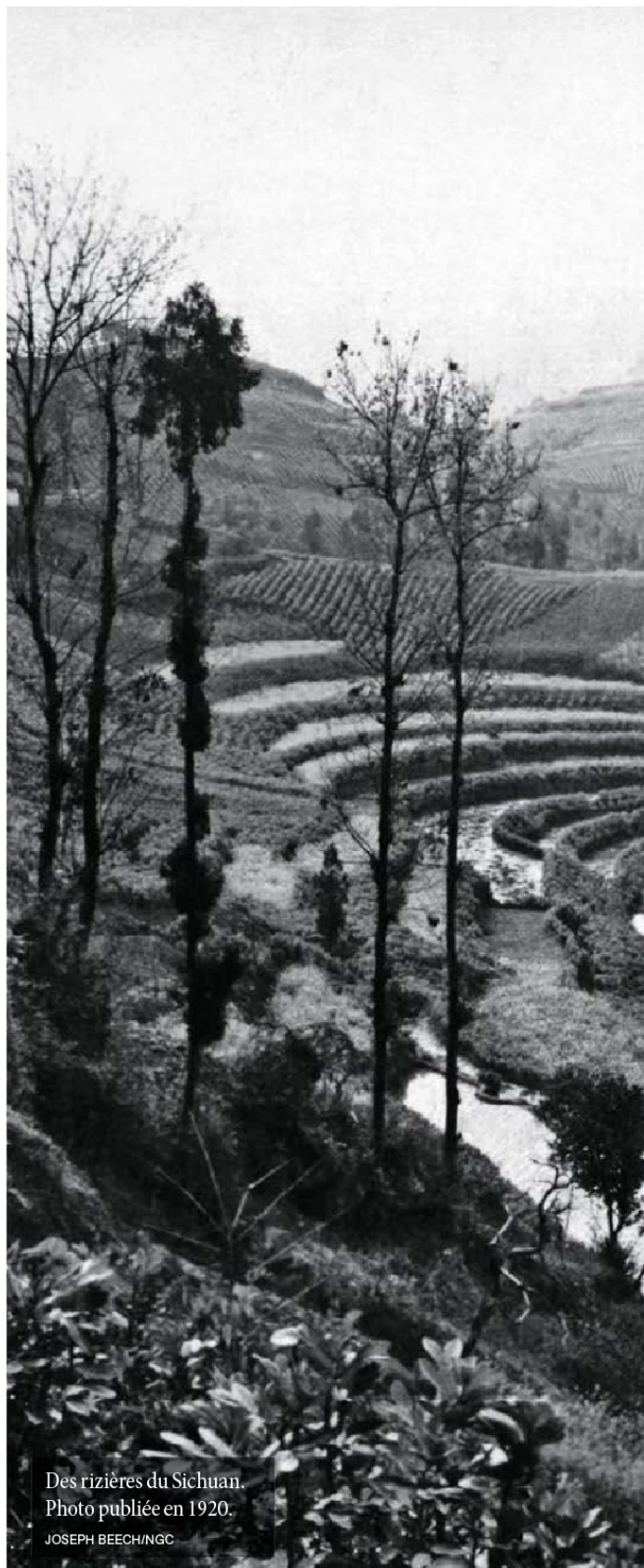
Une famille de paysans. Photo publiée en 1900.

HARRIE WEBSTER/NGC

L'empire des paysans



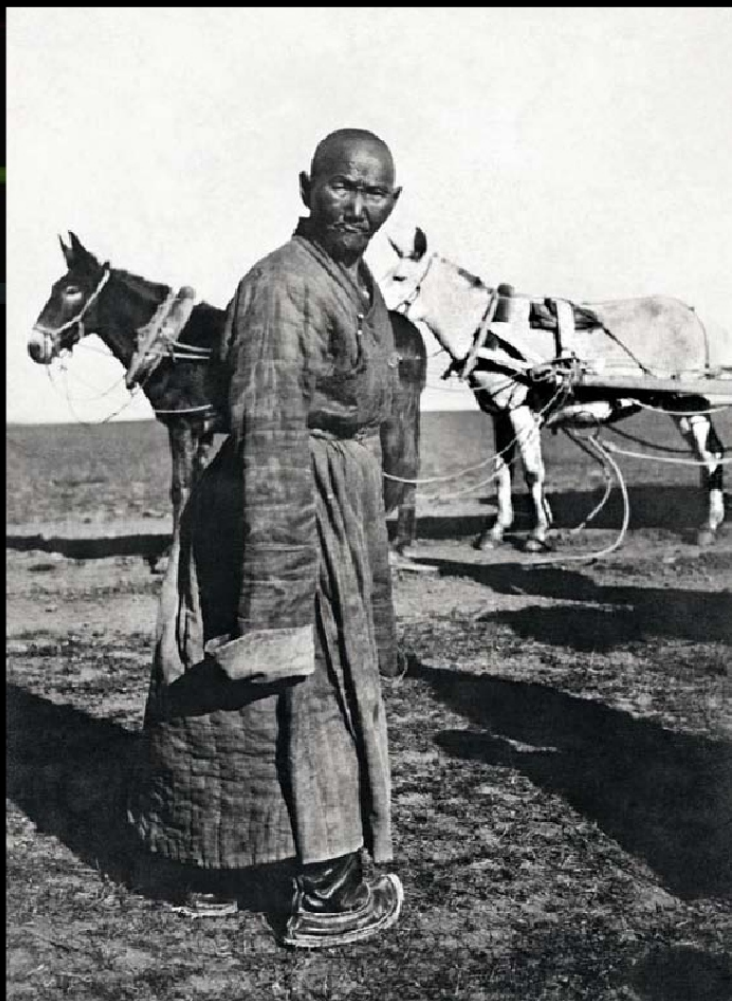
« **LA MER SUR LA TERRE** ». C'est ainsi que fut surnommée la plaine de Chengdu, dans le Sichuan, après la mise en place d'un vaste système d'irrigation sous la dynastie Qing. Au début du ^{xx}e siècle, la région fait l'objet de plusieurs visites de reporters du *National Geographic*, qui s'extasiaient sur l'ingéniosité de ses techniques vieilles de plus de deux mille ans. Les trois quarts de la population chinoise sont alors des paysans. Et le Sichuan constitue le grenier à blé du pays. Mais la condition des ruraux reste hantée par la pauvreté et la famine. Les outils agricoles sont rudimentaires, les sécheresses et les inondations fréquentes, et les épidémies de peste et de choléra nombreuses. La langue chinoise porte la marque de cette misère : *chī*, l'idéogramme qui signifie « manger », est composé d'une bouche qui mendie. □



Des rizières du Sichuan.
Photo publiée en 1920.

JOSEPH BEECH/NGC





Un lama au début du xx^e siècle. À l'époque, en Mongolie, un homme sur trois était un lama, raconte notre correspondant.

Photos publiées en 1913.
ETHAN C. LE MUNYON/NGC

Une limousine pour le lama



C'EST UN CAPRICE DE PRINCE, extravagant et impérieux. Au début du siècle, en Mongolie, le chef spirituel et politique du pays, un lama surnommé « le bouddha vivant », décida d'acquérir une voiture. Le territoire accueillit ainsi sa première automobile. En l'espèce, une limousine Ford, commandée à une société de commerce américaine basée à Tien-tsin (Tianjin), au sud de Pékin. Ethan C. Le Munyon, l'un de ses employés, fut chargé du transfert. Il narra son périple dans *National Geographic*, en mai 1913. Le véhicule fut acheminé par bateau de Detroit à Pékin, et par train de Pékin à Kalgan (Zhangjiakou), aux portes du désert de Gobi. La dernière section du trajet représentait un défi : de Kalgan à Ourga (Oulan-Bator), où vivait le lama, il n'existait qu'une piste caravanière. D'ordinaire, les chameaux mettaient trente jours pour couvrir ces 1 100 km. « On a dû parfois coupler toute la puissance du véhicule et la force de traction de cinq bœufs pour

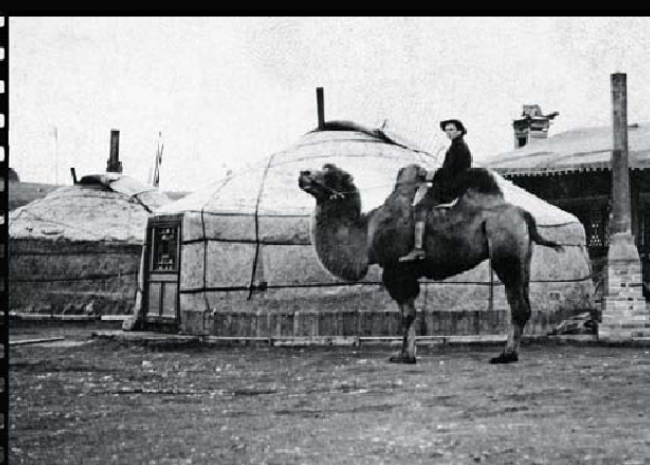
franchir les passages les plus raides. La route était un borbier jonché de pierres et de rochers. Il était presque impossible que les roues de la voiture y adhèrent », raconte Le Munyon.

Les autochtones ? « Les deux sexes sont crasseux au-delà de toute description. Environ 98 % des natifs ne prennent jamais de bain du berceau à la tombe. » Si l'on en croit ses dires, ils craignaient de se changer en poisson s'ils se lavaient. Le lama, d'une allure peu engageante, partageait la saleté repoussante de ses sujets. « Il a un cou de taureau et un air dur, et ressemble plus à un assassin qu'à un saint homme. Il est presque aveugle. » Il se montra néanmoins satisfait du véhicule.

Quant à Le Munyon, il garda un souvenir impérissable de l'hospitalité des Mongols. Peu hygiénique mais chaleureuse. Ils avaient toujours un bol en bois avec eux, et lorsqu'ils appréciaient un voyageur, ils le léchaient et le remplissaient de thé et de graisse de mouton rance, qu'ils offraient au visiteur. □



De haut en bas : 1. Le premier jour du périple, le convoi a fait halte au « temple au Cheval ». 2. La piste de Kalgan à Ourga est le territoire des caravanes de chameaux, dont celle-ci, chargée de cigarettes. 3. Ces moutons seront acheminés jusqu'à Pékin, où leur laine sera transformée en tapis.



De haut en bas : 1. Ces tombes chinoises, en bordure de route, sont percées d'un trou pour que les esprits des morts puissent vagabonder à loisir. 2. Ethan C. Le Munyon sur un chameau pour une promenade matinale. 3. L'Américain pose avec son guide mongol, dans la cité d'Ourga.

1900
1920
1940

Le porteur de thé et le taxi-brouette



Ces hommes portent chacun plus d'une centaine de kilos sur le dos. Leur chargement est constitué de briques de thé emballées dans du papier et du bambou. Ils devront marcher plusieurs centaines de kilomètres pour les convoier de la Chine au Tibet. Photo publiée en 1911.

E. H. WILSON/NGC



M. Wang, l'interprète d'un reporter de *National Geographic*, teste les transports de Chengdu, dans le centre de la Chine. Les brouettes pourvues d'un siège représentent un mode de déplacement courant pour ceux qui en ont les moyens. Photo publiée en 1911.

ROLLIN T. CHAMBERLIN/NGC

De l'empire à la république

EN 1900, LA CHINE EST UN COLOSSE À TERRE. Le vieil empire mandchou, trop coupé des pensées et des techniques modernes, est « l'homme malade » de l'Asie. Depuis son ouverture forcée au commerce avec l'Occident, au milieu du XIX^e siècle, le territoire se trouve livré aux appétits des grandes puissances étrangères. Et à un dépeçage en règle. Colonies et concessions ceinturent presque tout le littoral chinois, et diverses zones d'influence morcellent l'intérieur du pays.

La vallée du Yangzi Jiang est la chasse gardée des Britanniques, et le Sud-Est celle des Français, tandis que les Russes et les Japonais se disputent la Mandchourie. Pour l'empire, le comble de l'humiliation est atteint au lendemain de la répression des Boxers. En réaction au soulèvement, les étrangers imposent toute une série d'exigences léonines : extension des légations dans la ville de Pékin, embargo sur l'importation des armes, occupation militaire de certaines zones et paiement d'une indemnité astronomique, qui devait courir jusqu'en 1939. Un protocole qui contribuera à discréditer la dynastie Qing, et à précipiter l'effondrement de l'empire. □



La Chine racontée par un Américain

Au lendemain de la révolte des Boxers, le diplomate américain John W. Foster s'interroge sur le paradoxe chinois dans notre magazine. Celui d'un empire plurimillénaire aux nombreux atouts, pourtant frappé de faiblesse chronique.

DÉCEMBRE 1904

A l'époque de la révolte des Boxers, lors d'un débat à la Chambre des communes sur la situation de la Chine, un ministre britannique s'exprima en ces termes : « L'Histoire regorge de récits sur la faiblesse et le déclin de grands empires, mais je ne pense pas qu'il y ait un seul cas où un empire comptant des centaines de millions de sujets, dont aucun élément vital n'a encore été touché et dont les habitants possèdent bon nombre des qualités nécessaires pour constituer une grande nation – étant économes, travailleurs, entreprenants et courageux –, je ne pense pas que l'Histoire recèle un seul cas dans lequel un tel empire s'est montré incapable de réagir à une attaque aussi minime. » [...]

La Chine est la plus ancienne de toutes les nations passées ou présentes. Sa population est la plus importante jamais rassemblée sous un seul gouvernement. Sa race est la plus homogène, la plus durable de tous les temps. Si nous mettons ensemble la littérature, la philosophie, la science, l'invention, les arts et les industries, elle est sans doute en tête de toutes les nations. Qu'un tel peuple et qu'un tel gouvernement aient atteint la situation d'impuissance apparemment absolue décrite par l'homme d'État britannique est le sujet d'étonnement du moment. [...]

Nous considérons la Chine, à juste titre, comme obstinément conservatrice et étrangement attachée au passé ; mais cela n'a pas toujours été le cas. Jusqu'à il y a un millier d'années (alors qu'elle avait déjà trois mille ans d'Histoire écrite derrière elle), elle pouvait vraiment prétendre être la nation la plus progressiste du monde. Elle avait connu de profonds changements et entrepris des réformes salutaires. La monarchie, d'abord élective, est devenue héréditaire et s'est centralisée. Le système féodal s'est imposé comme une institution bien établie et, vers 200 av. J.-C., ses excès déclenchèrent une lutte acharnée qui entraîna son renversement définitif. Il y a deux mille ans fut inauguré un système éducatif compétitif pour exercer une fonction publique : il introduisit dans la politique un élément démocratique qui abolit pratiquement la noblesse héréditaire. Au début de l'ère chrétienne, la découverte du bouddhisme,

venu d'Inde, marqua un profond changement dans les convictions religieuses des Chinois. Ces faits montrent que le pays a connu des bouleversements que la race a acceptés sans que cela compromette sa virilité ou son homogénéité.

Pourquoi voyons-nous une telle impuissance, une incapacité si totale à faire face aux situations d'urgence s'emparer de ce pays dont les réalisations furent jadis incomparables... ? Inutile d'en chercher les raisons loin. On peut l'expliquer par, premièrement, un conservatisme aveugle et, deuxièmement, le faible niveau de la moralité publique et sociale. La liste des réalisations nationales a rendu la classe dirigeante très fière de sa race et de son pays. Comparativement à l'empire du Milieu, les autres nations de la terre sont considérées comme de simples provinces ou des dépendances périphériques. [...] Si [les membres de cette classe dirigeante] étaient favorables aux arts de la paix et dénigraient le soldat, le système militaire permit néanmoins à l'empire de résister aux assauts de ses ennemis et semblait impenable.

LE CONSERVATISME NUISIBLE DES CHINOIS

Cette confiance en leur force militaire fut très ébranlée par les guerres britanniques et françaises du milieu du XIX^e siècle. Quand le Japon entreprenait si énergiquement une réorganisation radicale de son système en s'appuyant sur le modèle occidental, les Chinois, sous la pression étrangère, adoptaient avec réticence certaines mesures pour entrer en contact avec d'autres pays, en ouvrant des ambassades et un nombre limité de ports commerciaux. Mais tout cela fut accompli à contre-cœur, et aucun effort sérieux ne fut fait pour sortir la Chine de son isolement et lui permettre de profiter des progrès réalisés par les Occidentaux sur les plans militaire, commercial et éducatif. Quand la guerre avec le Japon éclata en 1894, la Chine apparut comme un géant impuissant, sans os ni muscles. [...]

Il convient d'ajouter à ce conservatisme et à cette suffisance des pratiques généralement pernicieuses dans l'administration.



Un couple de Mandchous prend la pose. Cette ethnie nomade du nord-est de la Chine s'est emparée du pouvoir en 1644 et le gardera jusqu'à la proclamation de la république. Photo publiée en 1911.

UNDERWOOD AND UNDERWOOD/NGC

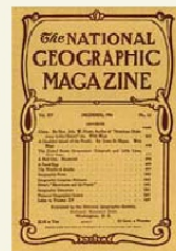
En théorie, les postes sont attribués sur concours mais, par le passé, les besoins du gouvernement ont conduit les dirigeants à les distribuer contre de l'argent; il se développa donc une pratique de corruption qui se répandit dans tous les services, touchant le recouvrement et le versement des recettes, les contrats publics et la justice.

Je ne parlais pas de façon si désobligeante d'un peuple pour lequel je ressens un profond respect si cette situation n'était pas reconnue par ses dirigeants eux-mêmes, qui ont cherché dernièrement à corriger les excès.

Dans un décret récent, l'impératrice douairière a admis que l'esprit de corruption imprègne la vie publique; elle a fait appel au patriotisme de ses sujets pour s'amender et

menacé de sanctions sévères ceux qui persisteraient dans leurs mauvaises habitudes. Cette situation met en relief le faible niveau de la morale publique et sociale. La philosophie confucianiste ne constitue qu'un code purement déontologique qui ne prétend pas être un enseignement religieux. C'est à elle qu'il faut attribuer, plus qu'à toute autre influence, le conservatisme nuisible des Chinois, car elle était fondée sur la sagesse des temps anciens et enseignait l'obéissance inconditionnelle au père vivant et la vénération des ancêtres; cela a abouti à une sorte de culte cérémoniel et de vénération du passé qui, chez de nombreux membres de la classe des lettrés, remplace la religion.

Le bouddhisme est la religion dominante des masses depuis près de deux mille ans, mais il s'accompagne d'un culte des démons et des esprits d'une nature dégradante et superstitieuse. Une philosophie agnostique, un bouddhisme dépourvu de divinité personnelle et une superstition aveugle ont rendu ce grand peuple apparemment insensible aux appels au patriotisme, à la nécessité d'une purification de l'administration et d'une politique gouvernementale progressiste et libérale. [...] □



1920
1930

LE TEMPS DES EXPÉDITIONS



1916-
1928

Faute d'un pouvoir central fort après la mort du président de la République Yuan Shikai, des seigneurs de la guerre dépècent le pays.



1^{er} JUILLET
1921

Dans une maison de la concession française de Shanghai, douze intellectuels – dont un fils de paysans, Mao Zedong – créent le Parti communiste chinois.



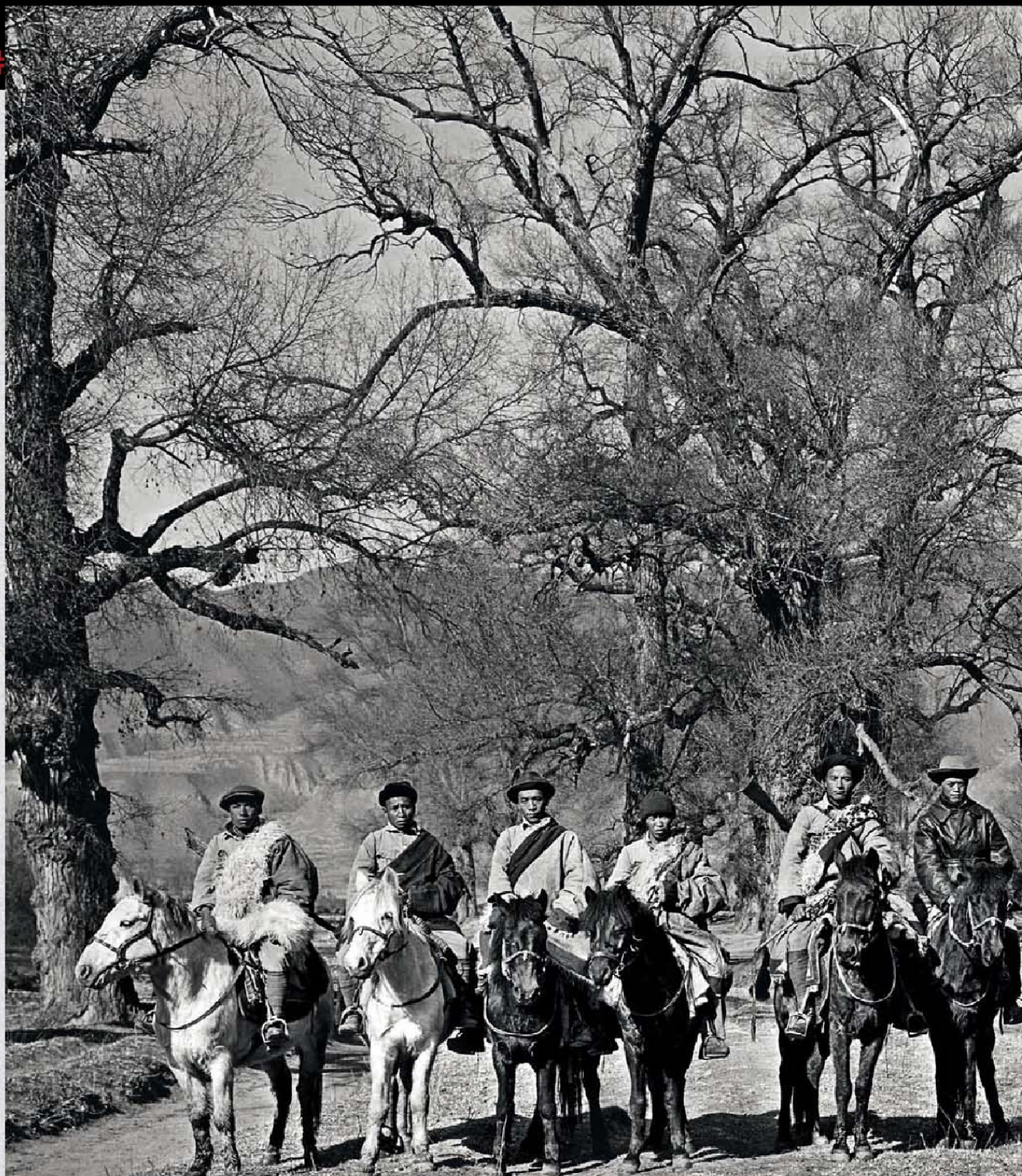
1925

Mao retourne dans sa province natale du Hunan. Durant son séjour, il théorise une révolution menée par les paysans et non plus par la classe ouvrière, comme le prône Moscou.



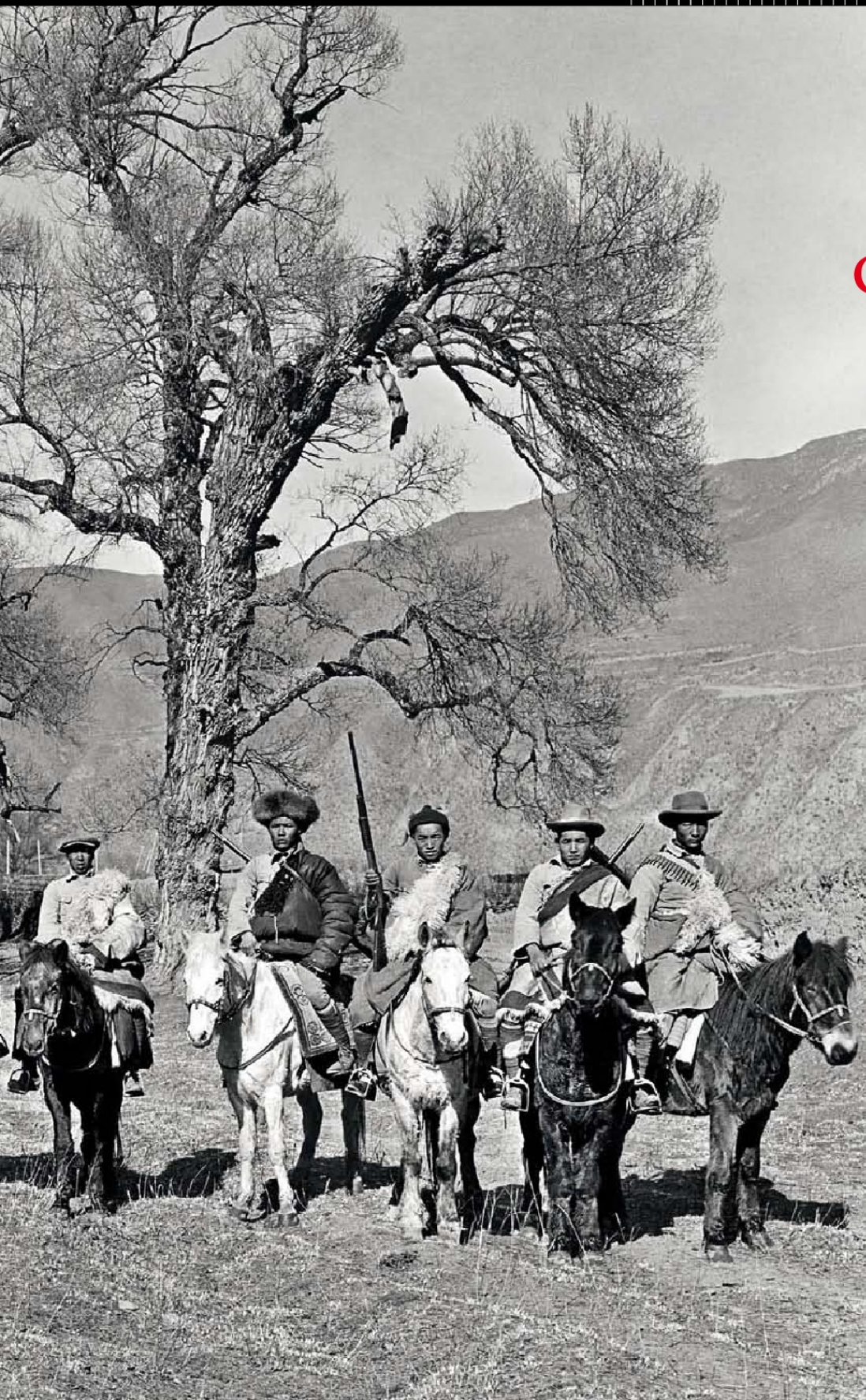
1927

Le massacre des communistes de Shanghai par les troupes de Tchang Kaï-chek (Jiang Jieshi) – aidées par une triade locale – déclenche la guerre civile entre nationalistes et communistes. Elle ne s'achèvera que vingt-deux ans plus tard.



Des membres de l'expédition de Joseph Rock en route pour le mont Amnye Machen (province du Qinghai). Photo publiée en 1930.

DR. JOSEPH F. ROCK/NGC



LA CHEVAUCHÉE SAUVAGE

DANS LES ANNÉES 1920,

la National Geographic Society finance plusieurs expéditions dans les montagnes reculées situées à la frontière entre la Chine et le Tibet. Pour les populations qui les voient arriver, leurs membres peuvent aisément être confondus avec des bandes de desperados. Environ 190 hommes armés accompagnent l'explorateur Joseph F. Rock dans ses pérégrinations. Assurance utile dans cette Chine en plein chaos, mise en coupe réglée par les seigneurs de la guerre et les brigands.

Dans le massif de l'Amnye Machen, dans le Centre-Ouest du pays, c'est un spectacle dantesque qui attend Rock quand il entre à Labrang, juste après une bataille entre nomades tibétains et seigneurs de la guerre hui, des Chinois musulmans : « 154 têtes de Tibétains étaient attachées aux murs de la garnison musulmane, comme une guirlande de fleurs. Celles de jeunes filles et d'enfants décoraient des pieux devant les baraquements. Les cavaliers chinois galopèrent dans la ville, dix à quinze têtes accrochées à chaque selle. » □

1920
1930
1940

LE TEMPS DES EXPÉDITIONS



Joseph Rock, le baroudeur magnifique



« NUL HOMME BLANC NE S'EST JAMAIS TENU ICI DEPUIS QUE LE MONDE EST MONDE », se rengorge

Joseph F. Rock dans un article de 1927, où il narre son périple sur le fleuve Jaune, dans la province du Qinghai. La formule est répétée à l'envi dans les récits qu'il signe pour *National Geographic*, entre 1922 et 1935. L'homme, qui cultive peu la modestie, va jusqu'à demander qu'un numéro entier du magazine soit consacré à ses aventures. Il est vrai que ce botaniste autodidacte est alors l'un des rares Occidentaux à se risquer dans les territoires situés à la lisière de la Chine, des montagnes du Yunnan, au sud, aux franges du désert de Gobi, au nord.

Quand il les arpente, c'est en menant grand train. Dans ses multiples bagages figurent un lit pliant, une table et des chaises, de la vaisselle en porcelaine, une baignoire portable en caoutchouc, et même un phonographe, avec lequel il fait découvrir *La Bohème* aux nomades hilares. Voyageant à cheval, mais plus volontiers en chaise à porteurs, et toujours avec style, la mise impeccable, en veste et cravate, il estime qu'« il faut faire croire aux gens que l'on est quelqu'un d'important si l'on veut vivre dans ces régions sauvages ».

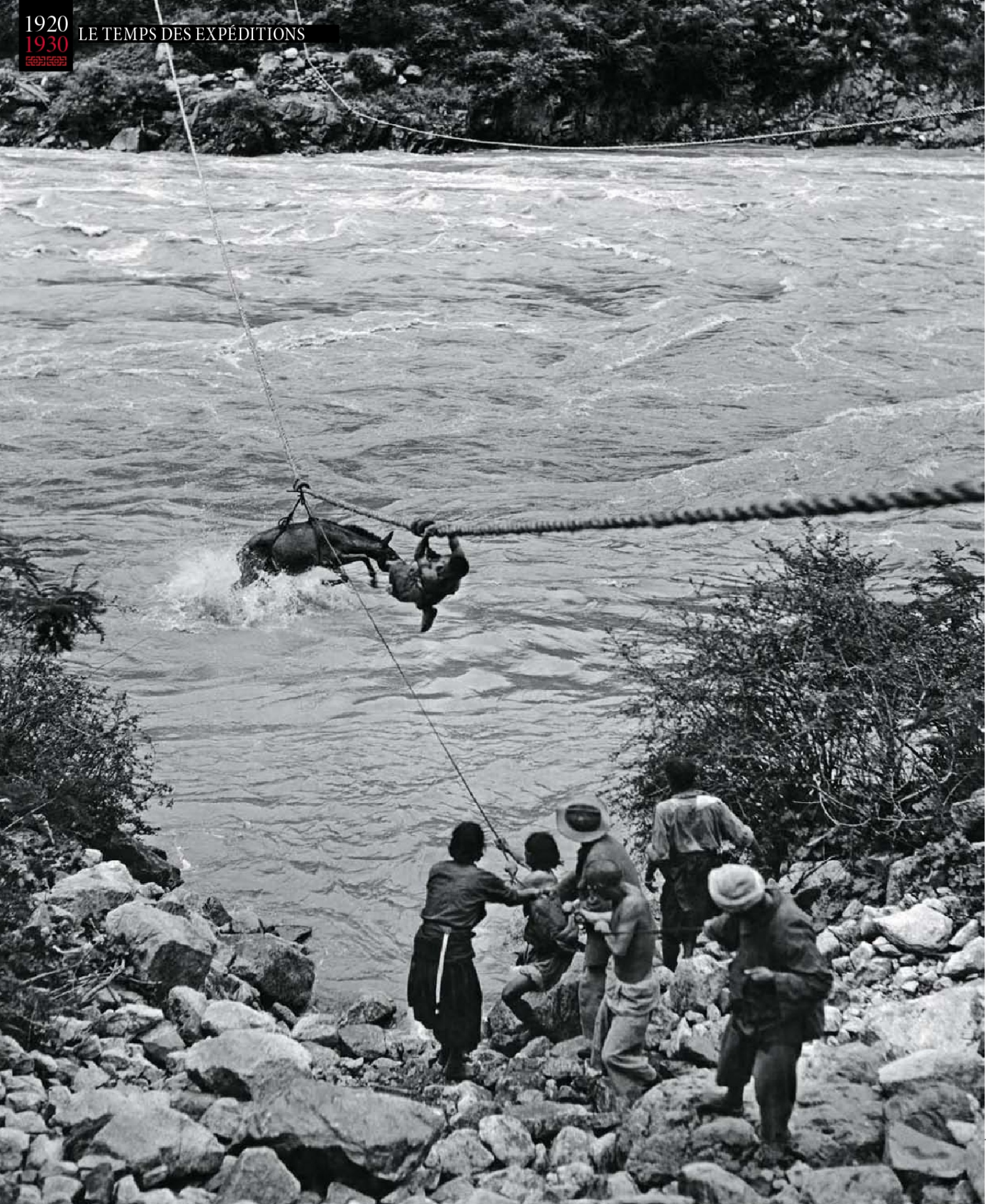
Lui-même est prompt à pester contre l'inconfort, la crasse et la piètre qualité de la nourriture des contrées visitées. De son audience avec le lama régnant sur le petit royaume tibétain de Muli, il retient en particulier les gâteaux « durs comme des pierres » et le « vieux fromage de yak parsemé de cheveux ». Il gardera pourtant toujours la même passion pour ces terres encore quasi inaccessibles, dont les habitants croient à l'existence des dragons et des hommes à tête de chien, rapporte-t-il. L'arrivée des communistes au pouvoir en 1949 le contraint à quitter la Chine. Il s'éteindra en 1962 à Hawaï, sans avoir pu y remettre les pieds. □

Joseph Rock, revêtu d'un costume d'hiver tibétain, dans le monastère bouddhiste de Chone (ou Zhuoni, province du Gansu). Photo prise vers 1930.

DR. JOSEPH F. ROCK/NGC

1920
1930

LE TEMPS DES EXPÉDITIONS





L'expédition de Joseph Rock dans la passe de Jesila (mont Gongga, Sichuan).
Photo publiée en 1930.

DR. JOSEPH F. ROCK/NGC

Le rêve de Shangri-La



« **MINYA KONKA**-plus haut sommet du monde-9 220 m-Rock. » La National Geographic Society reçoit ce télégramme triomphal alors que Joseph Rock parcourt les régions montagneuses du Yunnan et du Sichuan, à la frontière de la Chine et du Tibet. La Society diffère toute annonce avec une prudence inspirée. En octobre 1930, quand son récit de voyage paraît, Rock a revu ses estimations à la baisse, et le Minya Konka (ou mont Gongga) a perdu 1 400 m de haut. À défaut de record d'altitude, l'explorateur a découvert « l'un des paysages les plus merveilleux du monde ». C'est avec ravissement qu'il décrit son séjour dans un monastère bouddhiste isolé, à la vue imprenable, où il rapporte avoir lu l'inscription suivante : « Il n'y a pas de plus bel endroit que le Minya Konka. Une nuit passée sur cette montagne équivaut à méditer pendant dix ans. » L'article de Rock aurait inspiré le romancier James Hilton pour imaginer Shangri-La, cité mythique hors du monde et du temps, dont les habitants vivent dans une sérénité parfaite. □

La traversée de la rivière Yalong, à Baurong (Sichuan).
Photo publiée en 1930.

DR. JOSEPH F. ROCK/NGC

Naxi, Bai, Yi et Tibétains
se croisent sur ce marché du Yunnan.
Photo publiée en 1924.
DR. JOSEPH F. ROCK/NGC





Incursion en pays naxi

SUR CE MARCHÉ de la région de Lijiang, dans la province du Yunnan, au sud du pays, les femmes naxi viennent vendre légumes, viandes, poteries et linges de coton filé à domicile. L'infatigable Joseph F. Rock est allé à la rencontre de cette ethnie, un peuple d'agriculteurs établis dans la région, au début des années 1920.

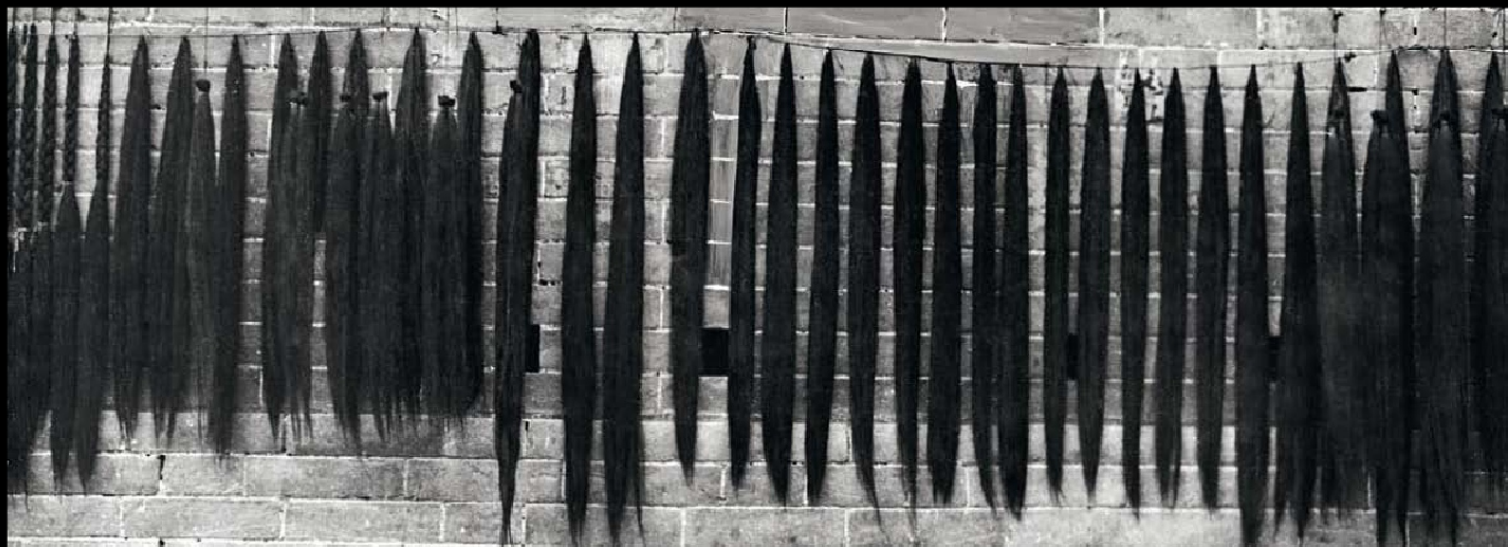
« Jadis de grands guerriers, les Naxi sont devenus indolents. Cette affirmation ne vaut cependant pas pour les femmes. Ce sont elles qui font tout le travail », écrit Joseph Rock dans le compte rendu de son voyage, publié en novembre 1924. Des efforts guère récompensés. Celles-ci sont en effet privées du plaisir d'écouter les chants religieux de la communauté. « Comme les livres sacrés évoquent les jours heureux dans le monde des ombres, on craint qu'elles ne se suicident si on leur permet de les entendre », note l'explorateur. □

À bas la natte



Un barbier itinérant
coiffe un client dans
une rue de Tianjin.
Photo publiée en 1923.

ROBERT SCHEINDLENGER/NGC



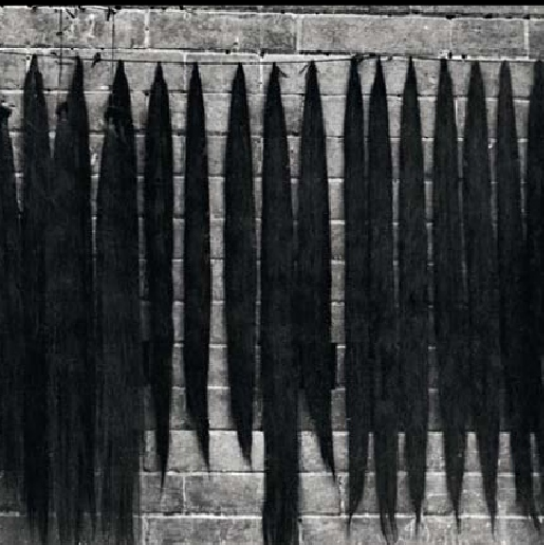
mandchoue



LA COUPE DE CHEVEUX représente une question éminemment politique en Chine. Le port de la natte masculine avait en effet été imposé par les Mandchous en signe de soumission à leur nouveau pouvoir, au XVII^e siècle. Avec l'instauration de la république, en 1911, la tresse devient un symbole indésirable que les révolutionnaires entendent faire disparaître. « Les réfractaires risquaient de perdre leur tête en même temps que leur natte, celle-ci étant un moyen pratique de suspendre celle-là dans les rues », précise un article du *National Geographic* en 1923.

Les grandes villes et le sud de la Chine se convertissent rapidement à cette nouvelle injonction. Dans le Nord, en revanche – où la loi qui interdit le port de la tresse masculine n'a guère été appliquée –, beaucoup d'hommes en exhibent encore une dans les années 1920.

Conséquence de cette abondance de cheveux ? Les « chutes » récupérées par les barbiers dans cette partie du pays constituent une matière première inépuisable pour la fabrication de filets à cheveux, dont la Chine devient vite le premier producteur mondial. □



Des « chutes » de cheveux à vendre dans la province du Shandong.
Photo publiée en 1923.
ALEXANDER STEWART/NGC



Ces paquets de filets à cheveux sont prêts à être expédiés aux États-Unis ou en Europe.

Photo publiée en 1923.
H. W. ROBINSON/NGC

1920
1930

Le prêcheur chrétien et les coolies



Cet homme brandit un extrait de l'Évangile selon saint Jean. Les missionnaires ont beaucoup utilisé ce type d'affiches pour évangéliser les Chinois. Photo publiée en 1927.

MAYNARD OWEN WILLIAMS/NGC



Ces coolies actionnent une pompe à irrigation dans un champ du Sichuan. Les terres fertiles de la province donnent deux à six récoltes par an. Photo publiée en 1920.

ROBERT F. FITCH/NGC

L'âge des seigneurs de la guerre

LES DÉBUTS DE LA JEUNE RÉPUBLIQUE ONT UN AIR DE DÉJÀ-VU : celui des interrègnes troublés qui marquaient jadis la transition entre deux dynasties. Faute d'un pouvoir central fort, la Chine est en pleine déliquescence. Menacée d'émiettement par des seigneurs de la guerre qui s'engouffrent dans le vide politique, décidés à se tailler leurs propres royaumes. Au nord, ce sont, pour la plupart, d'anciens officiers de l'armée. Au sud, des ex-bandits, des révolutionnaires ambitieux, d'anciens mandarins...

Dans les années 1920, la carte du pays prend l'allure d'une juxtaposition de baronnies aux frontières mouvantes, au gré des changements de rapports de force et des retournements d'alliances. Y compris avec les étrangers. Zhang Zuolin devient ainsi le maître de la Mandchourie avec le soutien des Japonais, qui convoitent la région. Avant de finir assassiné par ces derniers dès qu'il se montre moins docile. L'expédition militaire menée par l'armée du Kouo-min-tang, au nord, entre 1926 et 1928, endiguera le phénomène, même s'il ne disparaîtra vraiment qu'avec l'établissement de la République populaire de Chine, en 1949. □



Joseph F. Rock face aux brigands

Dans les années 1920, la Chine est livrée aux seigneurs de la guerre, mais aussi aux bandes de brigands. L'explorateur Joseph F. Rock en fait la désagréable expérience à la frontière des provinces du Yunnan et du Sichuan.

SEPTEMBRE 1925

De Tungchwan [Dongchuan] à Chaotung [Zhaotong], c'est un voyage de cinq jours vers le nord. Au bout de deux jours, je connus la mésaventure la plus effroyable de ma vie. J'avais été informé qu'il y avait un millier de brigands entre ces deux localités, et que la route était pratiquement fermée. Le magistrat de Tungchwan m'assura toutefois que tous les brigands se trouvaient dans le district de Chaotung. [...]

Il accepta de me donner quarante soldats et m'assura à nouveau qu'il n'y avait pas de voleurs dans son district. [...]

LA FUSILLADE SE POURSUIVIT TOUT L'APRÈS-MIDI

J'expédiai un message au magistrat de Chaotung pour qu'il dépêche des soldats à ma rencontre à Yichehsün. Mais il accepta seulement de les envoyer à la frontière de sa juridiction.

Je quittai Tungchwan avec une grande appréhension. La première journée se déroula sans incident, mais la deuxième nous réserva bien des surprises. Après avoir déjeuné sous un vieux noisetier, je me frayai un chemin dans la montagne avec mes 12 hommes naxi, mes 26 mules et mes 40 soldats, suivis par tous ceux qui profitaient de la protection fournie par ma garde.

Nous n'étions pas allés très loin quand le chef mulétier signala que des voleurs suivaient la caravane. J'attendis que les mules nous rattrapent. Quand elles apparurent, je repris la route, mais pas pour longtemps, car mes serveurs s'écrièrent en chinois : « Des voleurs arrivent ! » À ce moment précis, les bandits commencèrent à tirer.

Mes soldats se conduisirent de façon tout à fait admirable, grimpant sur la crête et ouvrant le feu sur les brigands, mais nous découvrîmes rapidement que nous étions considérablement surpassés en nombre. Nous gravîmes du mieux que nous pûmes une pente recouverte de pins, puis nous descendîmes tout au fond d'un énorme ravin et remontâmes de l'autre côté en suivant une piste extrêmement rocailleuse, tandis que les soldats couvraient notre retraite sous les coups de feu des brigands. La fusillade se poursuivit tout

l'après-midi, mais heureusement, grâce au manque d'adresse au tir des bandits, nous ne perdîmes qu'un soldat.

Quand nous atteignîmes la petite plaine de Yichehsün, en bordure de laquelle se trouve le hameau de Panpiengai, je crus que nous étions en sécurité. Mais les brigands nous suivaient. Ils pillèrent le petit village, capturèrent trois soldats et s'emparèrent de leurs fusils. Nous finîmes par atteindre le village de Yichehsün, où nous dûmes passer la nuit.

Lorsque j'arrivai et franchis la vieille porte délabrée (mais sans mur), trente-cinq soldats de Chaotung surgirent. Ils s'étaient d'abord rendus à Kiangti mais, ne m'y trouvant pas, ils avaient poursuivi jusqu'à Yichehsün. Alors que je m'entretenais avec leur officier, l'un des soldats de Tungchwan arriva en courant dans le village pour me dire qu'une bande de deux cents voleurs ne se trouvait qu'à 3 km de là.

Les soldats de Chaotung partirent prêter main-forte à ceux de Tungchwan, mais tous revinrent bientôt avec les voleurs sur les talons. Je fus alors cantonné dans le centre du village, à l'intérieur d'un vieux temple en pitoyable état et rempli de cercueils. Les brigands s'approchèrent jusqu'à environ 800 m du hameau, où se dressait un grand temple dont il prirent possession.

L'obscurité tomba bientôt. À minuit, les officiers des soldats entrèrent pour annoncer que les brigands étaient à l'extérieur du village et que nous ne pouvions pas défendre ce dernier contre l'attaque qui paraissait imminente. Je n'ai jamais passé une telle nuit de ma vie !

PLUSIEURS CENTAINES DE BANDITS CERNAIENT LE VILLAGE

J'ouvris mes malles, distribuai 600 dollars en pièces d'argent à mes hommes et empaquetai quelques sous-vêtements chauds de rechange, une serviette de toilette, du lait concentré et du chocolat, en plus de munitions pour mes deux pistolets de calibre 45.

Habillé de pied en cap, je m'assis pour attendre la suite des événements. À chaque minute, nous nous attendions à ce que la fusillade commençât. Les soldats disaient qu'ils pouvaient me protéger, mais pas mes malles, et que la décision la plus sûre serait de battre en retraite et d'essayer de trouver une cachette si les brigands attaquaient le temple.

Les habitants du village commencèrent à enterrer leurs rares objets de valeur, et il régnait une grande excitation. L'attente fut éprouvante et la nuit interminable. En dehors du



Des soldats gardent l'entrée de la maison occupée par Joseph Rock dans un village du sud du Gansu. Les habitants s'y massent pour écouter la musique de son phonographe. Photo publiée en 1925.

DR. JOSEPH F. ROCK/NGC

hameau, les têtes des brigands qui avaient été capturés quelques jours plus tôt étaient accrochées à des piquets.

Je fus informé que plusieurs centaines de bandits cernaient le village et que notre capture était inévitable. À 4 heures du matin, nos assiégeants étaient toujours là, mais aucun coup de feu n'avait été tiré. À l'aube, il n'y avait plus un seul bandit en vue ! Ils avaient disparu. Les habitants de Yichehsün me supplièrent de ne pas partir, disant que, si je m'en allais avec les soldats, les voleurs viendraient brûler le village la nuit suivante. Je répondis que je ne pouvais pas rester indéfiniment et que ma présence ne faisait que les inciter à attaquer.

Nous étions en fait parvenus à la conclusion que les habitants de Yichehsün avaient l'intention de me livrer aux brigands en guise de gage de paix, à condition que ces derniers laissent le village tranquille.

À l'aube, l'ordre de reprendre la route fut donné. Les habitants dirent : « Les bandits ont avancé vers un horrible col de montagne appelé Yakoutang. Là-bas, ils vous intercepteront ! ». C'est aussi ce que j'avais craint mais, à part des voleurs qui nous attaquèrent par l'arrière durant notre marche ce jour-là, nous gagnâmes Chaotung sans autres brutalités. [...] □



1930
1940

DANS LA CHINE DES VILLES



SEPTEMBRE
1931-
AOÛT
1945

Les Japonais envahissent la Mandchourie, province du nord de la Chine, puis créent l'État fantoche du Mandchoukouo. En 1934, ils placent à sa tête celui qui fut le dernier empereur de Chine, Puyi, qui régnera sur le territoire sous le nom de Kangde jusqu'en 1945.



OCTOBRE
1934-
OCTOBRE
1935

Encerclés par les nationalistes de Tchang Kai-shek, des leaders du Parti communiste chinois et de l'Armée rouge chinoise entament la Longue Marche vers le nord. Après avoir parcouru plus de 10 000 km, ils font de Yan'an leur nouveau fief.



1937

Le Kouo-min-tang (parti nationaliste) et le Parti communiste chinois signent un armistice pour faire front commun face au Japon, qui a entamé l'invasion à grande échelle de la Chine. Les deux partis reprendront leurs hostilités en 1945.



La promenade du Bund, à Shanghai, où s'alignent les sièges des grandes banques et compagnies d'assurance étrangères. Photo publiée en 1932.

W. ROBERT MOORE/NGC

上海

SULFUREUSE SHANGHAI

DANS LES ANNÉES 1930, Shanghai est le plus grand port d'Asie. Celle que l'on appelle « le Paris de l'Orient » est une cité des antipodes sans pareille, opulente et cosmopolite; pas moins de 60 000 expatriés y vivent, regroupés dans les concessions étrangères. « À Shanghai, on fait de l'argent. C'est la matière première et dernière », écrit le journaliste Albert Londres. Vouée à un capitalisme effréné, la ville étale son insolente prospérité sur le Bund, la mythique promenade au bord du Huangpu, bordée d'élégants immeubles Art déco.

Côté coulisses, Shanghai traîne une réputation sulfureuse. Misère tapie dans les ruelles, révoltes d'ouvriers, fumeries d'opium dont les triades se disputent sans merci le contrôle. Et la plus grande concentration de bordels de tout le continent, qui lui vaut d'être surnommée par ses détracteurs « la putain de l'Asie ». La ville connaîtra un long purgatoire sous les communistes, payant son passé décadent. Avant de redevenir, dans les années 1990, la capitale économique de la Chine. □

Canton et sa cité flottante



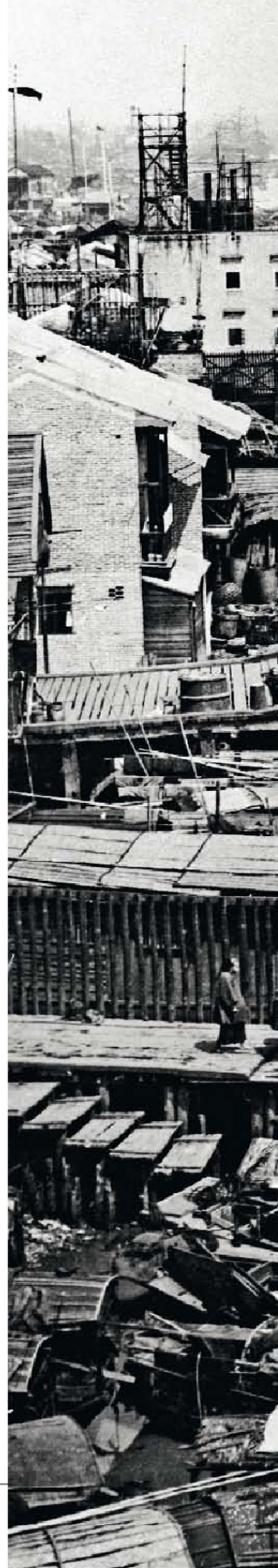
LA CITÉ DE CANTON, QUI ABRITAIT, AU XIX^e SIÈCLE, le seul port autorisé à commercer avec les étrangers avant l'ouverture forcée de la Chine, est devenue, au début du XX^e siècle, la quatrième plus grande ville du pays. Les ruelles sinueuses ont laissé place à de larges routes pavées, le long desquelles les immeubles modernes ont remplacé des milliers de vieux bâtiments. « J'ai vu de vieux temples transformés en écoles et les enfants jouer au tennis, au handball et au basket sur des terrains aménagés dans les anciennes cours », note le reporter W. Robert Moore dans *National Geographic*, en novembre 1934. À terre, quelques arches monumentales, les pailous, résistent encore à la mue architecturale.

Mais c'est principalement sur l'eau que subsistent des fragments du vieux Canton. De 100 000 à 200 000 personnes, estime le journaliste, vivent toujours sur des bateaux traditionnels, sampans et jonques composant une véritable cité flottante parallèle.

« Cuisinant sur de petits braseros à la poupe de leur bateau, les mères de famille n'ont qu'à se pencher pour faire leurs courses. Des vendeurs ambulants passent en barque pour répondre à tous les besoins. Souvent, j'ai vu des poulets et des enfants attachés sur le pont grâce à des laisses assez longues, ce qui leur permettait d'aller et venir sans passer par-dessus bord... Des maisons de thé bariolées et des barges funéraires font également partie de ce panorama inhabituel. En réalité, il y a peu d'aspects de la vie à terre qui n'ont pas leur équivalent sur l'eau », écrit encore Moore. □

Le port de Canton et ses sampans.
Photo publiée en 1930.

UNDERWOOD AND UNDERWOOD/NGC







Les rues de Hongkong



Au commencement, Hongkong a bâti sa prospérité

sur le commerce très lucratif de l'opium. Avant de se diversifier et de devenir l'un des principaux ports maritimes du monde dans la première moitié du ^{xx}e siècle. Depuis sa cession à la Grande-Bretagne en 1842, l'île s'est muée en une cité moderne, qui a épousé le relief escarpé des lieux. Les principales artères commerciales ceinturent les collines. Les axes secondaires, qui leur sont perpendiculaires et suivent le sens de la pente, ont été aménagés avec des escaliers. Les rues qui sont dépourvues de marches ont une inclinaison si raide « qu'elles peuvent seulement être empruntées à pied ou en chaise à porteurs », précise un article de *National Geographic*, en novembre 1934. L'élite européenne trouve refuge dans les hauteurs. Particulièrement prisé par les expatriés, le pic Victoria, le plus haut point de Hongkong, culmine à 552 m d'altitude. Ce quartier résidentiel restera interdit aux Chinois – à l'exception des domestiques – jusqu'en 1947. □

Aménagée avec un escalier,
l'une des rues en pente de Hongkong.
Photo publiée en 1934.

W. ROBERT MOORE/NGC



Leurs tatouages bleu
indigo font la fierté
des femmes li.
Photo publiée en 1938.
LEONARD CLARK/NGC

Les traditions de Hainan, la tropicale



Le port des bijoux
est réservé aux fêtes.
Photo publiée en 1938.
DR. T. C. LAU/NGC



DANS LES ANNÉES 1930, lorsque l'explorateur Leonard Clark se rend sur Hainan, en mer de Chine, les terres intérieures de l'île appartiennent encore aux jungles infestées par la malaria et aux tribus Li. Les femmes de l'ethnie sont reconnaissables à leurs corps couverts de tatouages – mais seules celles qui ont un époux en ont sur les mains.

Pour s'unir, les Li, qui ignorent les mariages arrangés, se font la cour. Lorsqu'un garçon trouve une fille d'un autre village à son goût, il le lui fait savoir ; puis, raconte Clark dans le *National Geographic* de septembre 1938, « au bout de quelques jours, les habitants du village de la fille peuvent entendre le chant d'un jeune homme dans la jungle. ... Le prétendant continue à chanter pendant plusieurs nuits, et, si la fille souhaite poursuivre cette idylle, elle va dans la jungle et chante à son tour. » Après quelques nuits de cette séduction à distance, le garçon gagne la « maison d'amour » du village, où sa dulcinée le rejoint pour ce qui constitue une véritable période d'essai. À son issue, le couple est libre de légaliser l'union ou de se séparer. Aujourd'hui, Hainan est devenue le lieu de villégiature des milliardaires chinois. Les Li restent le groupe ethnique majoritaire de l'île, mais leurs traditions se sont diluées dans son développement et les tatouages ne subsistent plus que sur la peau des femmes âgées. □

1930
1940
1940

La belle et le derviche



Posant avec son épagneul japonais, cette élégante est à la dernière mode avec ses cheveux permanents et sa robe près du corps. Épouse d'un prince mongol, elle réside avec lui à Pékin la majeure partie de l'année. Photo publiée en 1934.

W. ROBERT MOORE/NGC



Ce religieux musulman du Khotan, dans le Turkestan chinois, voyage avec d'autres derviches tourneurs de place en place, en donnant des représentations de danses mystiques. Son turban vert (la couleur du Prophète) est surmonté de poils de yak. Photo publiée en 1931.

WALTER BOSSHARD/NGC



La Longue Marche de Mao Zedong

OCTOBRE 1934. LE SOVIET DU JIANGXI, le bastion des communistes, au sud, est encerclé par les troupes de Tchang Kaï-chek. Pour éviter l'anéantissement, l'Armée rouge chinoise et des cadres du Parti communiste chinois prennent la route vers le nord : entre 70 000 et 100 000 hommes participent à la Longue Marche. Mais, harcelée par les nationalistes, la colonne subit d'énormes pertes. Seuls 10 000 d'entre eux parviendront à Yan'an. Une épopée de 10 000 km marquée par des combats héroïques qui hisseront cet épisode au rang de mythe de la révolution.

Mao en fera un poème : « L'Armée rouge ne s'effraie pas de la Longue Marche/Dix mille rivières, mille monts ne sont rien pour elle/Les Cinq Pics sinueux sont de petites vagues... » Ça, c'est la version officielle. En réalité, les communistes sont décimés par le froid, la famine, les désertions massives. Jalonnée par les purges entre communistes et le racket des populations locales, la Longue Marche est une longue errance. Mais aussi un événement fondateur : elle consacre la victoire de Mao au sein du parti ; les cadres vétérans de la campagne formeront l'aristocratie rouge, à la tête de la Chine jusqu'aux années 1990. □



Dans Shanghai, la cosmopolite

Au début des années 1930, le journaliste W. Robert Moore est parti pour notre magazine à la découverte de la ville la plus fréquentée de Chine et d'Asie. Plongée dans une cité hors normes, à l'atmosphère internationale et trépidante.

SEPTEMBRE 1932

À la fin de la première année suivant son ouverture officielle en tant que port de traité, en 1843, Shanghai ne pouvait faire état, en guise de données statistiques sur les entreprises et industries étrangères présentes, que de « 23 demeures étrangères, 1 drapeau consulaire, 11 entreprises commerciales et 2 sociétés missionnaires ». Aujourd'hui, elle domicilie près de 60 000 étrangers ; 17 drapeaux consulaires flottent à Shanghai, et d'autres pays ont une représentation ; les firmes commerciales sont légion et d'innombrables missions œuvrent dans la ville. [...]

Vaste et animée, Shanghai, ce titan du commerce en Extrême-Orient, excède les limites d'une seule population ou nationalité ; elle les attire toutes ensemble. L'on dénombre bien plus de 3 millions d'habitants dans les quartiers qui forment le grand Shanghai. [...] Cosmopolite comme seul l'un des plus grands ports maritimes du monde peut l'être, le recensement de sa population fait état de cinquante nationalités étrangères. La capitale commerciale peut aussi dénicher en son sein des représentants de presque tous les dialectes – et ils sont nombreux ! – de la Chine, au cas où l'on ait besoin de davantage de confusion dans cette Babel des langues. [...]

DES COOLIES, TELLES DES BÊTES DE SOMME

Les facettes de la vie et de l'activité de la métropole sont aussi multiples que les peuples qui la composent.

Postez-vous un jour quelconque sur le Bund et observez la diversité des véhicules qui passent au signal d'un agent de la circulation – grand, barbu et sikh. Des trams électriques, des autobus bondés et des trolleybus, dont la moindre place debout est occupée ; des automobiles et des camions de toutes sortes et de toutes tailles, même si les marques américaines sont majoritaires ; des brouettes qui avancent poussivement, transportant d'énormes chargements ; des coolies qui, telles des bêtes de somme, portent des balles et des paniers d'un poids incroyable ; de grandes charrettes à deux roues, avec jusqu'à six ou huit coolies qui transpirent en les tirant de toutes leurs



Des marins américains dans une rue commerçante de Shanghai.
Photo publiée en 1932. U.S. NAVY RECRUITING BUREAU/NGC

forces ; des pousse-pousse qui ont dépassé depuis longtemps leur période d'utilité optimale en ces temps où les services de taxi se multiplient et essaient, par leur incongruité même, de gagner un maigre revenu ; des bicyclettes, des calèches, des piétons : toute cette procession fort contrastée passe.

Dans une autre rue, le palanquin d'un mariage chinois ou un long cortège funèbre avance avec toutes les paillettes rouges et le clinquant dont la Chine pare ces deux types d'événements. Au coin de la rue, la procession attend qu'un embouteillage se résorbe pour pouvoir continuer.

En réalité, le trafic est si congestionné que les planificateurs de l'avenir de Shanghai en tiennent déjà compte. Les nouveaux axes de communication sont conçus assez larges pour répondre à la croissance de la circulation dans les années à

venir, mais un grand nombre de vieilles routes très fréquentées constituent un problème épineux.

La célèbre rue de Nankin, qui part du Bund et se dirige vers l'ouest – où elle devient Bubbling Well Road, près de l'endroit où le champ de courses forme une grosse boucle dans l'artère –, déborde de véhicules de travailleurs rentrant chez eux à la fermeture des bureaux, l'après-midi. Il y a seulement une vingtaine d'années, Bubbling Well Road était un lieu où l'on venait se promener en voiture à la fraîcheur du soir. Les riches roulaient alors dans d'élégantes calèches tirées par des chevaux trotant sous la garde de cochers et de palefreniers élégamment vêtus.

Mais la ville a aussi poussé le long de cette rue qui était autrefois une route de campagne surtout résidentielle. Des grands magasins, des salles de jeux, d'imposants immeubles où habiter, des églises, un YMCA (Association chrétienne des jeunes hommes) et des maisons de commerce de toutes sortes se sont érigés de part et d'autre. La nuit, la route ressemble à un Broadway bien éclairé, avec sa profusion de lampes au néon et d'enseignes lumineuses animées.

Dans ce mouvement de croissance vers l'ouest, les constructions commerciales et religieuses ont arrêté leur progression pour laisser de la place au champ de courses et aux terrains de jeux publics, îlot de verdure

réservé au sport et à la détente. [...] Partout où l'Anglais est allé en Orient, il a continué à pratiquer les sports de son pays ; il ne supporterait guère de voir le champ de courses et les autres lieux de détente bousculés par le commerce.

Les courses de Shanghai font l'objet d'une grande attention. Et, sur les côtes d'Extrême-Orient, les *sweepstakes* ont toujours été au centre des conversations au printemps et en automne, en particulier parmi les officiers de marine britanniques. Chacun d'eux est persuadé que son ticket acheté 10 dollars est celui qui va remporter le gros lot de plus de 200 000 dollars mexicains*. Les banques et les bureaux décrètent même un demi-jour férié lors des courses hippiques semi-annuelles. [...] □

* Le dollar mexicain était une devise très couramment utilisée dans les villes chinoises. Il équivalait à peu près à un dollar américain.



1940
1950

L'INVASION JAPONAISE ET LA GUERRE



1937-1945

Communistes et nationalistes combattent les Japonais en ordre dispersé. Soutenus par les États-Unis, les nationalistes opèrent depuis Chongqing, au centre du pays ; les communistes depuis leur bastion de Yan'an, au nord.



**AOÛT
1945**

La capitulation du Japon clôt cinquante années d'impérialisme nippon en Chine, entamé avec l'occupation de Taïwan, en 1895.



1946-1949

Reprise de la guerre civile. Nationalistes et communistes s'engagent dans une course de vitesse pour occuper les territoires évacués par les Japonais.



**1^{ER} OCTOBRE
1949**

Proclamation par Mao Zedong de la République populaire de Chine à Pékin, devant la porte de la Paix céleste (Tian'anmen), où étaient jadis divulgués les édits impériaux.



**8 DÉCEMBRE
1949**

Tchang Kaï-chek et les nationalistes fuient à Taïwan, qui devient dès lors le siège du gouvernement de la République de Chine et la base d'une hypothétique reconquête du continent.





Une colonne de civils
fuyant les Japonais marche
vers Hongkong.
Photo publiée en 1940.

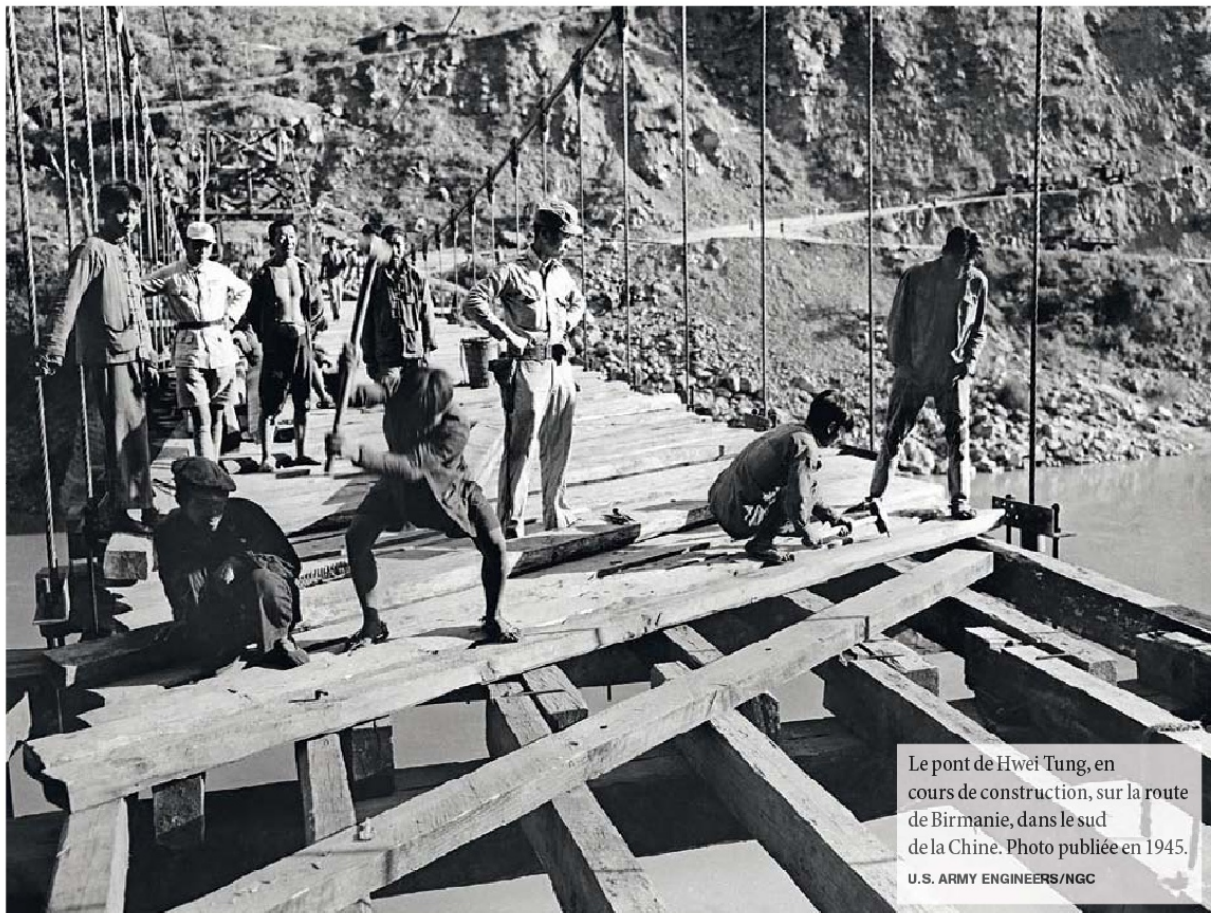
W. J. ILES/NGC



LE PEUPLE MARTYR

POUR LES CIVILS CHINOIS, l'avancée des troupes japonaises sur le continent marque le début d'une longue fuite en avant. Entre 1937 et 1938, Pékin et les principales villes portuaires – Shanghai, Nankin et Canton – tombent. Hongkong sera prise à son tour, en 1941. L'occupation nipponne des provinces orientales occasionne des déplacements de population d'une ampleur sans précédent vers l'Ouest du pays, qui doit pour le coup accueillir entre 40 et 60 millions de réfugiés, selon un article de *National Geographic* paru en 1942. De 15 à 20 millions de Chinois périrent au cours du conflit.

Mais ce sont surtout les atrocités perpétrées par les Japonais qui marqueront profondément les esprits. La prise de Nankin donne lieu au massacre de 150 000 à 300 000 civils. Et, en Mandchourie, dès les années 1930, les Nippons avaient mené des expériences sur les populations en vue de mettre au point des armes bactériologiques. Deux épisodes qui empoisonnent toujours les relations diplomatiques entre Pékin et Tokyo. □



Le pont de Hwei Tung, en cours de construction, sur la route de Birmanie, dans le sud de la Chine. Photo publiée en 1945.
U.S. ARMY ENGINEERS/NGC

Le sentier de la guerre contre les Japonais



VITALE PENDANT TOUT LE TEMPS DES COMBATS contre les Japonais, la route de Birmanie « n'est en bien des endroits rien de plus qu'une version améliorée de l'ancienne piste empruntée par Marco Polo », constate Nelson Grant Tayman dans *National Geographic*, en juin 1945. L'ingénieur est chargé de superviser la construction de ponts sur cet axe. Rustique, la vieille piste caravanière, réaménagée une première fois de 1937 à 1939, a néanmoins joué un rôle majeur pendant la guerre du Pacifique. Alors que les grands ports chinois étaient tenus par les Japonais, c'est par cette route de 1 200 km – qui relie Lashio, en Birmanie, à Kunming, dans la province chinoise du Yunnan – que les Américains ont pu ravitailler les nationalistes chinois jusqu'en 1942, leur permettant de résister à l'occupant.

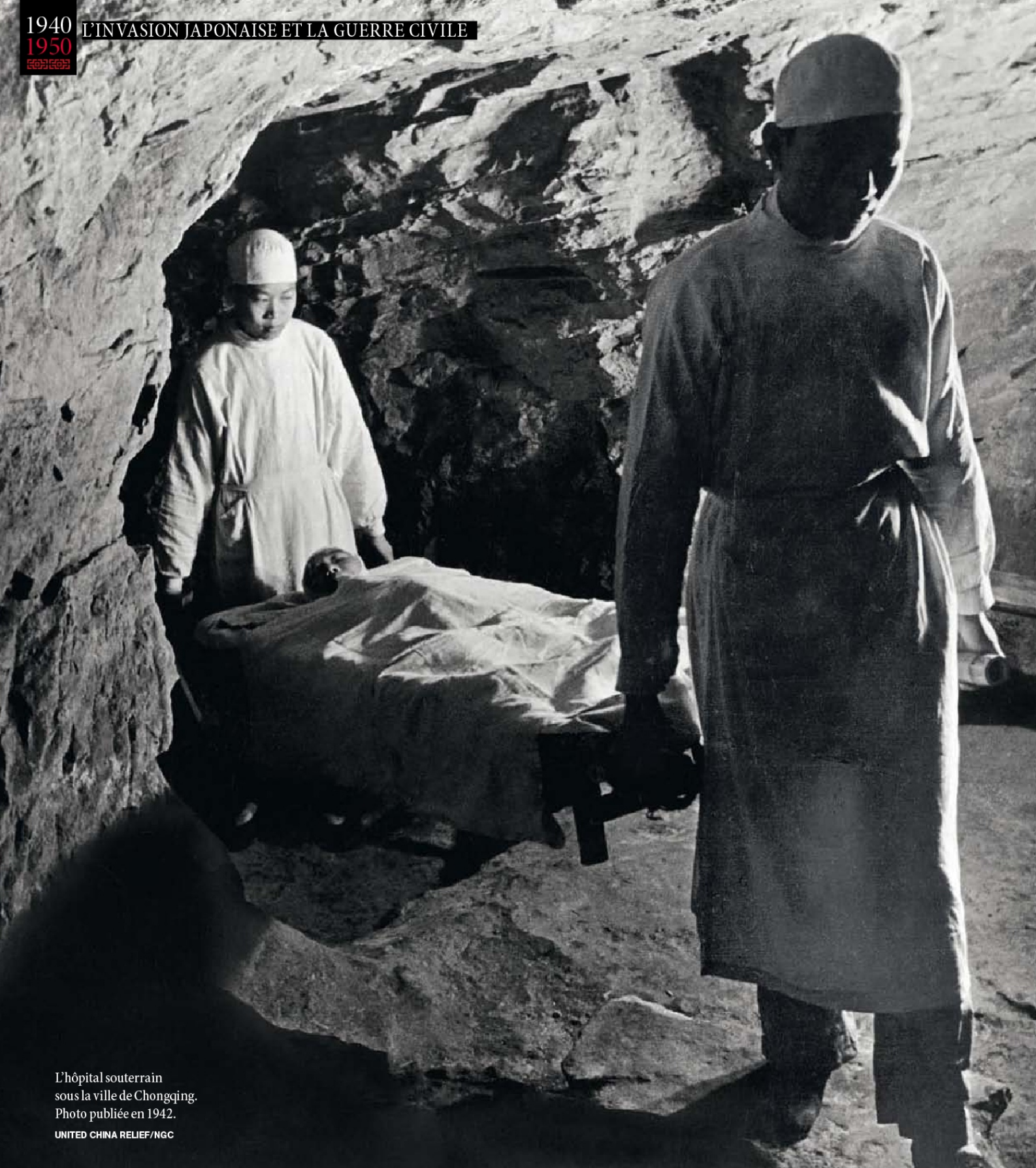
Son élargissement a constitué un chapitre épique du conflit, écrit dans la sueur et le sang des coolies. « Pour construire des routes militaires, l'armée américaine assigne tant de bulldozers à telle zone, et tant à telle autre. En Chine, quand les généraux construisent des routes, ils n'ont aucun engin de chantier à disposition ; alors ils mobilisent des hommes pour les remplacer... La route de Birmanie a réellement été bâtie à la main », écrit Tayman. Le salaire de la peur version chinoise. Nombre d'ouvriers y ont laissé la vie, emportés par la malaria ou tués lors des opérations de terrassement. « De la poudre noire était utilisée pour les explosions. À la place des détonateurs, les Chinois fabriquaient des mèches de papier trempées dans de l'huile et de la poudre noire, au déclenchement aléatoire... Les déflagrations ont souvent foudroyé de nombreux coolies. » □



La route de Birmanie
et ses vertigineux lacets.
Photo publiée en 1945.
U.S. GOV'T ARMY SIGNAL
CORPS/NGC

1940
1950

L'INVASION JAPONAISE ET LA GUERRE CIVILE



L'hôpital souterrain
sous la ville de Chongqing.
Photo publiée en 1942.

UNITED CHINA RELIEF/NGC



Six chars légers
chinois dans le Hunan.
Photo publiée en 1942.
PAUL G. GUILLUMETTE/NGC

Mobilisation générale



« **LEVONS-NOUS, NE SOYONS PLUS DES ESCLAVES** mais des hommes libres/ Avec notre propre chair élevons/Une fois encore, une prodigieuse Grande Muraille. » De village en village, dans la Chine non occupée par les Japonais, à l'ouest d'une ligne reliant le Shanxi et le Hunan, les chants guerriers et les murs tapissés de journaux battent le rappel, exhortant le peuple au sacrifice. Des pièces de théâtre patriotiques sont même mises à contribution, rapporte Josephine A. Brown, volontaire de la YWCA (Association chrétienne des jeunes femmes), dans *National Geographic*, en mars 1944. Dans le village de Paoki, elle assiste à une représentation mettant en scène le meurtre d'un homme par son épouse parce qu'il collabore avec l'ennemi nippon. « Le moment le plus fort vint quand, alors que son mari mourait à ses pieds, elle leva le poing et s'écria : "Femmes de Chine, levez-vous, défendez votre pays contre les traîtres !" »

Loin des feux de la rampe, une grande partie de l'effort de guerre chinois s'organise sous terre. Des usines d'armement sont aménagées dans des grottes pour les protéger des bombardements nippons. À Chongqing, la capitale provisoire du gouvernement nationaliste, dans le Sichuan, un hôpital pourvu d'une vingtaine de salles et d'un bloc opératoire a été creusé à flanc de colline. Les cavités des montagnes de Guilin accueillent aussi leur lot de réfugiés. « Les grottes, écrit Brown, étaient divisées en appartements. Certaines abritaient des écoles, une autre une maternité. Les fils électriques étaient entortillés dans les stalactites. » □

1940
1950

L'INVASION JAPONAISE ET LA GUERRE CIVILE





Pékin à l'heure rouge



C'EST UN MATIN D'HIVER HISTORIQUE, l'épilogue de vingt-deux années de guerre civile. Le 31 janvier 1949, les communistes entrent dans Pékin quatre ans après la défaite japonaise. Emmitoufflés dans d'épais uniformes d'hiver, les soldats-paysans, qui ont vaincu les nationalistes de Tchang Kaï-chek, se répandent dans la ville en colonnes parsemées de prises de guerre, blindés japonais ou camions américains. La capitale a vu défiler bien des guerriers dans son histoire. Mais c'est une curieuse armée qui l'investit alors. Une guérilla venue des rizières qui s'abstient de tout pillage, viol ou rapine.

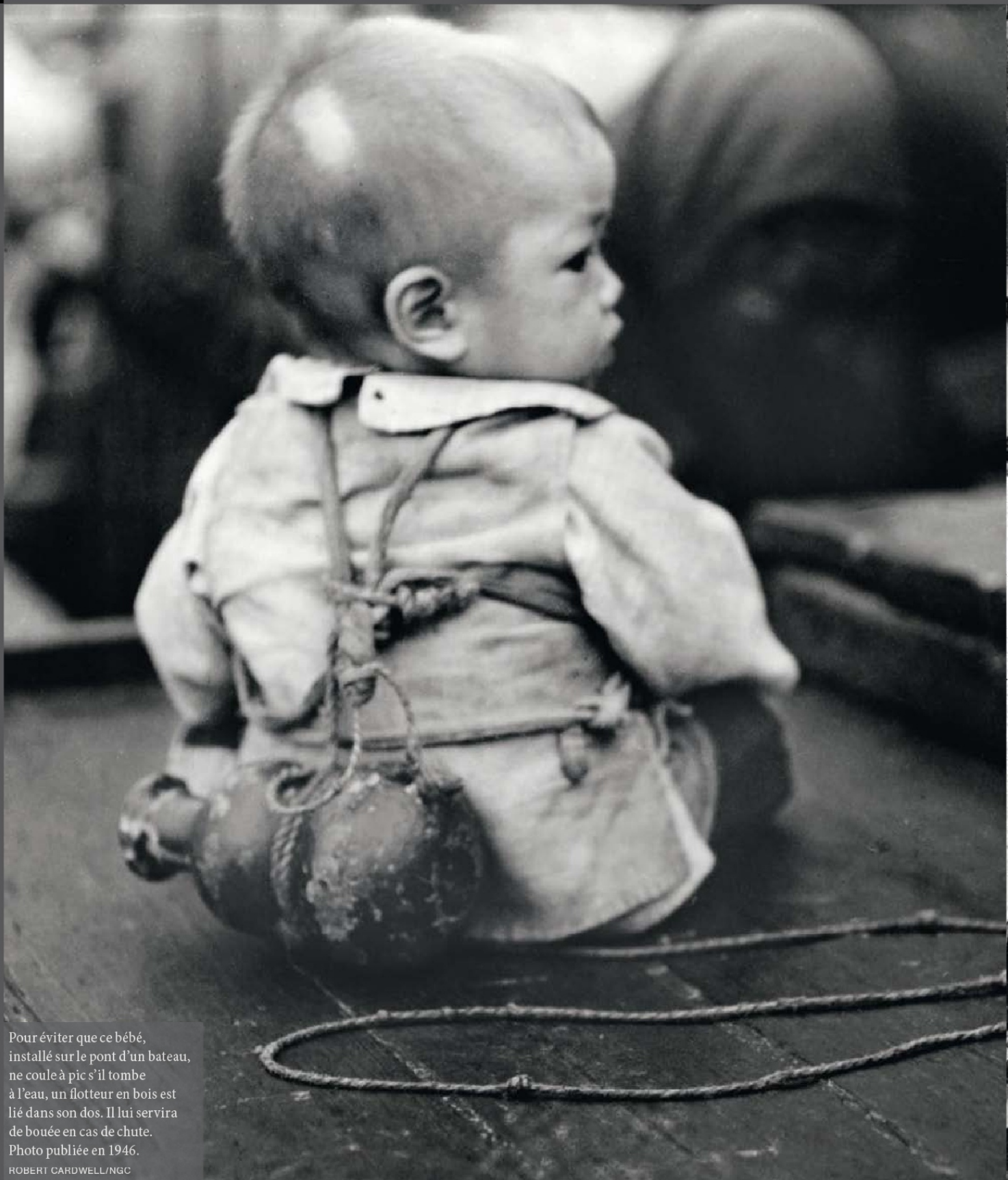
Les nouveaux maîtres de Pékin prônent l'austérité et une stricte discipline. Catéchisme détonnant après la corruption endémique qui avait marqué le gouvernement du Kouo-min-tang. La population, laissée exsangue par la guerre et l'inflation galopante, se rallie aux maoïstes. D'autant qu'une rhétorique consensuelle accompagne leurs premiers pas au pouvoir, masquant la radicalité du projet idéologique. C'est avec des accents plus patriotiques que marxistes que Mao proclame ainsi la République populaire de Chine. « Le peuple chinois s'est dressé. Les Chinois ne seront plus jamais un peuple d'esclaves », clame-t-il devant la Cité interdite et une foule en liesse, animée d'un immense espoir. □

Les troupes communistes défilent dans Pékin, sous les banderoles de propagande et le portrait de Mao.
Photo publiée en 1949.

BALDWIN H. WARD ET KATHRYN C. WARD/CORBIS

1940
1950
1960

Le baigneur et les petits patriotes



Pour éviter que ce bébé, installé sur le pont d'un bateau, ne coule à pic s'il tombe à l'eau, un flotteur en bois est lié dans son dos. Il lui servira de bouée en cas de chute. Photo publiée en 1946.

ROBERT CARDWELL/NGC



En pleine Seconde Guerre mondiale, dans un jardin d'enfants, de jeunes Chinois exécutent une danse, mimant un raid aérien contre l'ennemi japonais. Photo publiée en 1944.

BRITISH INFORMATION SERVICES/NGC



L'exode à Taïwan

8 DÉCEMBRE 1949. L'HOMME FORT DE LA CHINE SE RÉVEILLE IMPUISSANT. Depuis 1947, les troupes nationalistes sont allées de défaite en débandade face aux communistes, et Tchang Kaï-chek est désormais contraint de fuir à Taïwan avec ses partisans. Celui qui avait présidé aux destinées d'un pays-continent n'est plus que le maître d'un réduit insulaire et d'un gouvernement en exil. Un confetti territorial, qui se veut toutefois l'unique représentant légitime de la Chine.

Pour asseoir cette prétention souveraine, Tchang Kaï-chek n'est pas parti seul : 600 000 pièces, jades, bronzes, porcelaines, peintures millénaires, l'ont suivi. Les trésors de la Cité impériale, que le dirigeant nationaliste avait initialement fait évacuer de Pékin pour les protéger de l'invasion japonaise. Un vulgaire vol pour les communistes. Un acte de préservation contre l'iconoclasme rouge pour les nationalistes.

Soixante ans plus tard, entre les deux factions, le *statu quo* prévaut toujours, sur fond de coopération économique et de bruits de botte ponctuels. La Chine continentale voit toujours Taïwan comme une province rebelle, et l'île se considère encore comme le pouvoir chinois légitime. □



À la conquête de l'Ouest

Conseiller politique du général Tchang Kaï-chek, l'auteur américain Owen Lattimore revient sur le développement de l'ouest de la Chine, conséquence de l'invasion japonaise. Et croit entrevoir un avenir radieux, marqué par des échanges plus étroits entre les pays asiatiques.

SEPTEMBRE 1942

La géographie joue un rôle essentiel dans la Chine actuelle. Le généralissime [Tchang Kaï-chek] ayant habilement tenu compte de ces réalités physiques et humaines, il a pu mener sa politique durant les quatre ans et demi où le pays se battait seul [dans la guerre contre le Japon, *ndlr*] : « échanger de l'espace contre du temps ». Les mêmes facteurs géographiques auront une grande incidence dans la formation de la future Chine. [...]

À l'intérieur des terres, le front militaire suit approximativement une grande ligne de démarcation historique. Le cœur de la Chine ancienne se situe à l'est de cette ligne, dans la vaste étendue de campagne qui sépare les cours inférieurs du Yangzi Jiang et du fleuve Jaune. C'est là que la civilisation agricole chinoise a atteint son apogée, marquée par la construction des majestueux palais de Pékin, de grandes réalisations techniques, comme le Grand Canal, et le niveau de raffinement élevé de la philosophie, de l'art et de la poésie. [...]

À l'ouest de cette ligne de démarcation, l'agriculture d'irrigation typique de la Chine était moins présente parce que le terrain était plus en hauteur et plus accidenté. Des régions fertiles comme la plaine de Chengdu, dans le Sichuan, étaient elles aussi isolées par les montagnes de la majeure partie de l'Est du pays, et reflétaient par conséquent la culture dominante de la Chine d'une façon plus grossière, plus provinciale. D'une manière générale, [...] l'Ouest montagneux était une région reculée que les hommes ambitieux et prospères cherchaient à quitter pour aller vers l'est, et non une frontière en expansion que l'on considérerait avec espoir ou esprit d'initiative.

« Va vers l'Ouest, jeune homme, vers l'Ouest » n'était pas une expression romantique. La poésie et l'histoire chinoises sont plutôt imprégnées de la mélancolie de l'exil et de la privation connue dans l'Ouest barbare. Malgré tout, l'Ouest – en particulier le Nord-Ouest – était aussi, il y a des siècles, le territoire où passaient les principales voies de communication entre la Chine et les pays étrangers. C'est par là que Marco Polo arriva quelque deux siècles avant Christophe Colomb. [...]



Un leader impassible dans la tourmente. La sérénité, estime Owen Lattimore, est la principale qualité du général Tchang Kaï-chek. Photo publiée en 1942. PAUL G. GUILLUMETTE/NGC

D'une certaine façon, ce qui se passe en Chine aujourd'hui est un retour à l'époque de Marco Polo. Alors que la plupart des côtes et des ports chinois sont occupés ou bloqués par le Japon, le pays a utilisé de nouveau les anciennes voies terrestres, qui furent autrefois ses liens les plus importants avec le monde extérieur. La route qui traverse l'Asie centrale et charrie des marchandises venues de Russie soviétique n'est qu'une des nombreuses variantes des anciennes routes commerciales et migratoires, connues des peuples du cœur de l'Asie depuis l'âge de la pierre. [...]

La Birmanie n'est jamais devenue l'une des principales frontières de la Chine, à cause de son territoire sauvage et du paludisme mortel qui sévit dans les profondes vallées de la jungle. Mais d'anciens missionnaires se souviennent qu'il y a longtemps on leur racontait que des éléphants empruntaient le sentier pompeusement surnommé « la route des Ambassadeurs », en hommage à la cour mandchoue de Pékin. [...]

Songeant principalement aux fusils et aux marchandises qu'elle permettait de transporter vers la Chine, peu comprirent à quel point la construction de la route de Birmanie était un événement révolutionnaire pour le pays. C'était pourtant tout à fait révolutionnaire. Car cela signifiait qu'en s'ouvrant et en permettant aux régions encore reculées de l'Asie de se développer – ce qui avait toujours été considéré comme la mission des puissants pays occidentaux –, la Chine avait pris l'initiative. [...]

Quand le Japon aura finalement été repoussé, des changements prodigieux se produiront dans toute l'Asie. Et la route de Birmanie en aura été l'un des facteurs déterminants, car il est évident que l'on ne cessera pas d'utiliser cette route lorsque la paix sera revenue. Au contraire, la route sera certainement complétée par d'autres axes pour poids lourds menant à l'Inde du Nord-Est et à l'Assam. En outre, des routes aériennes relieront l'Inde, la Birmanie, la Malaisie, la Thaïlande, l'Indochine et la Chine, ainsi qu'au moins une voie ferrée principale, avec d'éventuels embranchements vers l'Inde et la Birmanie. [...]

Seuls deux événements dans l'essor des communications maritimes – le creusement du canal de Suez puis de celui de Panamá – sont comparables en importance avec le nouveau réseau routier et aérien.

L'Inde compte environ 389 millions d'habitants, et la Chine quelque 450 millions. Si l'on ajoute les millions d'individus qui vivent en Birmanie, en Thaïlande et en Indochine française, dont les frontières terrestres touchent les provinces riches mais sous-développées du sud-ouest de la Chine, il s'ensuit que la plus vaste concentration d'êtres humains qui existe au monde verra ses membres étroitement liés entre eux par des communications terrestres intérieures pour la première fois de l'Histoire, et qu'elle sera dynamisée par tous les progrès techniques que ces nouvelles communications permettront. [...]

Le terme « Asie » a toujours regroupé un ensemble de vastes régions possédant autant de caractéristiques qui les différenciaient que de caractéristiques communes. À partir de maintenant, ce mot recouvrira quelque chose de beaucoup plus compact et de plus gigantesque que jamais. Et l'artisan de ce changement est un peuple asiatique : les Chinois. [...]

Cela explique sans doute pourquoi la Chine actuelle est le pays le plus subjuguant du monde. On y a toujours le sentiment d'horizons en expansion – non pas l'expansion qu'on obtient en annexant des territoires et en conquérant des peuples, mais l'expansion des idées, l'accès à de nouvelles possibilités, un sentiment de libération, d'espace où circuler et d'occasions de construire et de créer. [...] □



1950
1970

ET LA CHINE NOUVELLE S'ÉVEILLA



7 OCTOBRE
1950

Invasion du Tibet par la Chine. Le territoire est annexé un an plus tard, mais la rébellion tibétaine ne sera matée qu'en 1959, année de l'exil du dalaï-lama.



MAI
1956-
MAI
1957

« Campagne des Cent Fleurs ». Mao Zedong invite les intellectuels à critiquer librement le régime. Avant de réprimer les contestataires : de 300 000 à 700 000 Chinois sont déportés dans des camps de travail.



1958-
1961

Politique du « Grand Bond en avant », pour industrialiser la Chine. Elle se solde par la plus grande famine de l'histoire, qui fera entre 30 et 45 millions de morts.



16 MAI
1966

Lancement de la Révolution culturelle, qui vise à épurer « les éléments de la bourgeoisie infiltrés dans le parti, le gouvernement, l'armée et la culture ». Elle fera un total de plusieurs centaines de milliers à plus d'un million de morts.



Un lâcher de ballons en l'honneur du dixième anniversaire de la Chine rouge, à Pékin. Photo publiée en 1960.

BRIAN BRAKE/NGC



PROPAGANDE DE MASSE

**LE 1^{ER} OCTOBRE 1959, UN
MILLION DE PERSONNES**

sont rassemblées sur la place Tian'anmen : Pékin célèbre en fanfare le dixième anniversaire de la République populaire de Chine. Sous le regard de Mao Zedong et de ses homologues soviétique et vietnamien, Nikita Khrouchtchev et Hô Chi Minh, invités d'honneurs des festivités, 200 000 personnes défilent.

Le Néo-Zélandais Brian Brake est le seul photographe occidental autorisé à couvrir les commémorations. Publiés dans le *National Geographic* d'août 1960, ses clichés constituent de véritables images d'Épinal de la Chine rouge. Effets de masse, cadences réglées au cordeau, profusion de couleurs... la République populaire va vivre au rythme de ces grand-messes aux foules enrégimentées.

Autant d'images de puissance et d'union d'un peuple éclairé par le dogme communiste, marchant comme un seul homme vers un avenir radieux derrière le Grand Timonier. Autant de paravents aussi, qui masquent l'existence de centaines de milliers de déviants rééduqués, et les millions de silhouettes décharnées de la grande famine qui sévit dans le pays au même moment. □

Taiwan résiste



C'EST L'AUTRE CHINE, LE FRÈRE ENNEMI.

Siège du gouvernement de Tchang Kaï-shek, Taïwan, soutenue financièrement et militairement par les États-Unis, est l'irréductible bastion nationaliste aux portes de la Chine rouge. Et la petite île de Quemoy, à seulement 2 km du continent, son poste avancé. Là est stationnée l'avant-garde des forces taïwanaises. Et le rideau de bambou – l'équivalent asiatique du rideau de fer – y est plus poreux qu'ailleurs.

Communistes et nationalistes y font assaut de propagande croisée. L'écrivain Frank Schreider décrit cette drôle de guerre dans le *National Geographic* de janvier 1969. « Depuis 1958, les jours impairs, les communistes ont bombardé l'île de projectiles, la plupart contenant des feuilles de propagande, pour rappeler qu'ils sont là et qu'ils attendent. Les nationalistes attendent aussi. » Eux, exploitant les vents favorables, envoient leurs propres tracts dans des ballons. Les escarmouches se prolongent aussi par haut-parleurs interposés. « Nous sommes les travailleurs de Mao Zedong. Nous avons achevé la construction d'un pont avec une avance de deux mois sur le calendrier », proclament les communistes le jour où Schreider visite la ligne de front. La réponse ne se fait pas attendre : « Ici, à Taïwan, les paysans possèdent leurs terres. Ils ont de l'électricité, des motos, plus de nourriture qu'ils ne peuvent en manger... Vous avez faim. Mao est votre ennemi. Il est aussi le nôtre. Révoltez-vous. Nous promettons de vous envoyer de l'aide dans les six heures. » □



Des ballons remplis de propagande nationaliste s'envolent de l'île de Quemoy vers le continent, à seulement 2 km de là. Photo publiée en 1969.

FRANK ET HELEN SCHREIDER/NGC





Des soldats de l'armée taïwanaise en plein exercice de musculation.
Photo publiée en 1969.

FRANK ET HELEN SCHREIDER/NGC

Un peuple, trois Chine



DANS LE BASTION NATIONALISTE DE TAÏWAN, l'entraînement des hommes-grenouilles donne lieu à de saisissantes contorsions, que l'écrivain et photographe Frank Schreider a immortalisées pour le *National Geographic* de janvier 1969. Ces militaires sont formés pour neutraliser les mines sous-marines, et être à l'avant-garde d'éventuels futurs assauts amphibies. À 800 km à vol d'oiseau, à Hongkong, c'est une séance de sport d'un autre genre qui a attiré l'œil du photographe Brian Brake : des enfants faisant de la gymnastique suédoise sur le toit d'un immeuble. Publié dans le magazine de janvier 1962, le cliché témoigne du manque d'espace disponible sur l'île, qui enregistre à l'époque six naissances pour un décès.

Deux visions inattendues de deux territoires parallèles. Deux outsiders au pied du géant rouge. Hongkong est un anachronisme vivant, le dernier carré



Une séance de sport collectif à Hongkong. Photo publiée en 1962.

BRIAN BRAKE/NGC

étranger en terre chinoise avec Macao. Taïwan, un territoire de politique-fiction, qui entend être le gouvernement légitime de la Chine, et croit envers et contre tout à la possibilité de reconquérir le continent. Si Hongkong est rentrée dans le rang avec sa rétrocession à la mère patrie en 1997, Taïwan reste une périphérie chinoise inclassable. Un ovni diplomatique, dont la position sur la scène internationale n'a cessé de gagner en précarité. Depuis que les premiers États non communistes ont établi des relations diplomatiques avec la République populaire de Chine – la Grande-Bretagne et les Pays-Bas dès 1950, la France du général de Gaulle en 1964 –, la majeure partie des pays ont suivi. Aujourd'hui, seuls 21 États, en majorité une poignée de pays africains et de micro-États des Caraïbes et du Pacifique, ainsi que le Saint-Siège, reconnaissent encore Taïwan, et son fantasme politique. □

Naissance de la Chinafrique



« **NOUS SOMMES FERMEMENT DÉTERMINÉS** à soutenir la lutte des peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine contre l'impérialisme », proclame l'affiche ci-contre. Dans le *National Geographic* de novembre 1964, l'écrivain et photographe Jørgen Bisch précise avoir vu le même panneau de propagande dans toutes les villes chinoises qu'il a visitées à l'époque.

Le pays entend se poser en champion de la lutte contre l'impérialisme et le colonialisme, et en chef de file des non-alignés, ces États du tiers-monde qui refusent la logique bipolaire de la guerre froide. La rupture entre Moscou et Pékin est alors consommée, sur fond d'accusations réciproques de déviations idéologiques. Et c'est d'abord en Afrique que la Chine joue son nouveau rôle de leader des opprimés de tous pays.

Dans les années 1960, la République populaire apporte une aide logistique à plusieurs mouvements de libération nationale d'obédience marxiste au Mozambique, au Zimbabwe, en Angola, en République démocratique du Congo, en Namibie et en Érythrée. Elle finance aussi divers projets de développement, empreints de prosélytisme idéologique. C'est l'époque de la tournée africaine du Premier ministre Zhou Enlai, entre 1963 et 1964, qui promeut la coopération sino-africaine, de l'envoi de médecins chinois sur le continent, de la construction par les maoïstes du chemin de fer entre la Tanzanie et la Zambie, projet pharaonique de 1 800 km de long. Une stratégie diplomatique qui s'avérera payante : la Chine ravira à Taïwan son siège à l'ONU en 1971, grâce aux voix des pays africains. □



À Shanghai, cette affiche appelle à la lutte mondiale contre l'impérialisme. Photo publiée en 1964.

JØRGEN BISCH/NGC





Trois générations de joueurs de mah-jong s'affrontent dans une maison de Macao. Photo publiée en 1969.

JOE SCHERSCHEL/NGC

Faites vos jeux à Macao



QUATRE SIÈCLES D'EXISTENCE à l'ombre du puissant voisin chinois. L'enclave portugaise de Macao est un territoire à part. Fondé en 1557 dans le delta de la rivière des Perles, il fut le premier comptoir occidental de l'empire du Milieu. Dans les années 1960, il garde sa singularité, carré de neutralité où se croisent avec circonspection deux Chine, les réfugiés du continent et les communistes convaincus. Un vrai numéro d'équilibriste. Mais la ville de Macao aime le jeu, elle en a même fait le nerf de son économie. « Macao est le Monte-Carlo de l'Orient, le seul endroit au monde où les maisons de jeux, les manufactures d'opium et les tickets de loterie financent un gouvernement colonial », notait l'écrivain Edgar Allen Forbes dans *National Geographic*, en septembre 1932.

La presqu'île, pourvue de plus d'églises au kilomètre carré que la cité du Vatican, passait alors pour un lieu de perdition, entre ses tripots illégaux et ses bordels. Trente ans plus tard, elle a rompu avec son passé canaille, mais la passion du jeu est restée intacte. Mieux, légale. Dans les casinos, roulette, black jack et « tigres affamés », le surnom chinois donné aux machines à sous, y voisinent avec des jeux locaux, le *sek-pou*, un jeu de dés, et le *fan-tan*, équivalent local de la roulette. « En automne, les joueurs peuvent miser sur des combats de crickets », précise le journaliste Jules B. Billard dans un article d'avril 1969. Depuis sa rétrocession à la Chine, en 1999, Macao a raflé la mise. Des dizaines de millions de Chinois du continent, où les casinos restent interdits, se pressent devant ses tapis verts. Avec un chiffre d'affaires de 33 milliards d'euros en 2013, elle est devenue la capitale mondiale du jeu, loin devant Las Vegas. □



Une avenue de Macao
ornée d'une arche en bambou.
Photo publiée en 1953.

J. BAYLOR ROBERTS/NGC

1950
1970
1970

L'actrice et l'ouvrier



Cette apprentie actrice
de l'opéra de Pékin interprète un rôle
romantique du répertoire
classique. La formation
des élèves dure neuf ans.
Photo publiée en 1964.

JØRGEN BISCH/NGC



Ce restaurant de la rue Liulichang, à Pékin, est fréquenté par une clientèle populaire. Commerçants, ouvriers et conducteurs de cyclopushes y savourent, entre autres, des *chiao-tzu*, les traditionnels raviolis aux légumes et à la viande. Photo publiée en 1960.

BRIAN BRAKE/NGC



Grand Bond en avant et Révolution culturelle

POUR COMBLER LE RETARD PRIS SUR LES PAYS CAPITALISTES, Mao engage, en 1958, la politique du Grand Bond en avant, qui passe par la collectivisation des terres et l'industrialisation à marche forcée. Des millions de paysans sont mobilisés pour le grand œuvre. Les campagnes se vident. On fait fondre jusqu'aux ustensiles de cuisine et aux outils agricoles pour alimenter les hauts fourneaux.

Dans les rapports officiels, les statistiques de production s'envolent. Dans le pays réel, la population subit la pire famine de son histoire. Terrible fiasco qui fragilise Mao. Pour retrouver son pouvoir, en 1966, il défend une nouvelle utopie mortifère : la Révolution culturelle.

Une page de terreur. Les gardes rouges – des étudiants ou des lycéens – font la chasse aux supposés contre-révolutionnaires. Les bibliothèques sont détruites, les temples mis à sac, les intellectuels et les cadres du parti exécutés, déportés ou voués aux humiliations publiques. Mais l'épuration vire à l'hystérie collective. Et à la guerre civile lorsque des factions de gardes rouges commencent à s'affronter. Mao fera intervenir l'armée, qui les enverra à leur tour dans des camps de rééducation. □



L'endoctrinement permanent

Au début des années 1960, l'écrivain suédois Jørgen Bisch passe six semaines en Chine pour *National Geographic*. Des représentants du gouvernement accompagnent tous ses pas, et chaque conversation avec les habitants tourne à la propagande.

NOVEMBRE 1964

A Shanghai, l'une des premières questions que me posa Cheng [l'un des « guides » du journaliste, *ndlr*] fut : « Aimeriez-vous rencontrer un capitaliste chinois ? » Il ne plaisantait pas. Leo Nyeng se révéla être le capitaliste le plus communiste que j'aie jamais rencontré. C'était aussi le seul Chinois que j'aie vu porter une cravate et un costume – à l'occidentale. Lui et son épouse nous accueillirent sur le seuil de leur maison en brique à un étage.

« Belle maison que vous avez là, monsieur », lui dis-je.

M. Nyeng, qui avait fait ses études à l'université de Cambridge, me répondit en anglais : « Mais elle est vraiment trop grande. C'est pourquoi ma femme et moi n'occupons que le premier étage et louons le rez-de-chaussée.

– Monsieur, vous considérez-vous comme un capitaliste ? »

– Oui, tout à fait. Mon père possédait de nombreuses usines et une banque. À sa mort, il m'a laissé une très grande fabrique d'allumettes.

– Comment peut-on diriger une usine capitaliste dans un pays communiste ?

– Avant la Libération, je dirigeais en effet l'usine d'une manière très capitaliste. Je comprends maintenant à quel point je me trompais. Je rivalisais avec les autres et j'étais très content chaque fois que j'arrivais à éliminer un concurrent. Je ne pensais pas aux pauvres ouvriers qui se retrouvaient au chômage. » M. Nyeng s'exprimait avec toute la ferveur d'un repent.

« Comment gérez-vous votre usine aujourd'hui ? »

– C'est un comité, dont je fais partie, qui la dirige. L'État me verse un dividende annuel de 5 % sur le capital que j'ai investi dans l'usine.

– Combien d'intérêts la banque verse-t-elle ?

– Avec un préavis d'un an, les comptes sont rémunérés à 5,5 %.

– Alors pourquoi ne placez-vous pas votre argent à la banque ?, lui demandai-je.

– En fait, mon argent est immobilisé dans l'usine, ce n'est pas de l'argent liquide. » [...]

Il me semblait que M. Nyeng était moins capitaliste – d'un demi pour cent – que n'importe quel communiste ayant de l'argent à la banque. Mais je ne voulais pas le blesser en le lui disant.

« Que deviendra votre immense fortune après votre mort ? Vous n'avez pas d'enfants.

– Oh ! l'argent, vous savez ! L'argent ne signifie plus rien pour moi maintenant. Je n'ai jamais pensé à cela. Le parti peut s'en occuper mieux que moi !

– Combien de capitalistes comme vous y a-t-il à Shanghai ?

– Eh bien, nous sommes plusieurs, nous sommes nombreux, mais je ne sais pas combien. »

Plus tard, je rencontrais des étudiants suédois et, un autre jour, des journalistes. Ils avaient eux aussi interviewé un capitaliste chinois. Il s'appelait M. Nyeng.

À Shanghai, j'ai également rencontré un prêtre en exercice.

Cheng me dit que, selon la Constitution de la République populaire de Chine, chacun est libre de pratiquer une religion ou de n'en pratiquer aucune, mais que, expliqua-t-il, seuls les vieux imbéciles allaient à l'église.

Le dimanche, j'assistai à la messe de 7 heures à l'église catholique romaine de Saint-Ignace. Bien qu'il y eût de la place pour quelque 800 personnes, je ne m'attendais à voir qu'une poignée d'« imbéciles », surtout à une heure si précoce. Au moins soixante-quinze fidèles apparurent, et tous n'étaient pas vieux. Au presbytère, je fis la connaissance d'un des prêtres, un Chinois de 35 ans à l'air sérieux. Sur le mur étaient accrochés un grand portrait de Mao Zedong et un plus petit de la Sainte Vierge. Avant même que j'eus le temps de poser une question, le prêtre commença à prêcher :

« Avant la Libération, les pauvres de Shanghai mouraient de faim dans la rue. Les capitalistes étrangers n'employaient que ceux qui assistaient aux offices religieux chrétiens. C'est pourquoi nous avons des foules dans les églises, mais ce n'étaient pas de vrais croyants. Maintenant, nous avons 100 000 catholiques chinois sincères et fidèles. Grâce au parti et au président Mao, il est désormais possible d'obéir aux ordres de Dieu. » [...]

L'exemple le plus frappant de l'efficacité de l'autocritique communiste, ou lavage de cerveau, est celui de Sa Majesté l'empereur Xuantong, le dernier de la dynastie mandchoue.

Je découvris son histoire dans un numéro de la revue *China Reconstructs*. L'empereur – que l'on appelle aujourd'hui simplement Puyi – avait signé un article dans lequel il décrivait comment il avait progressé du statut sacré de Fils du ciel à celui de simple jardinier dans le jardin botanique de Pékin.

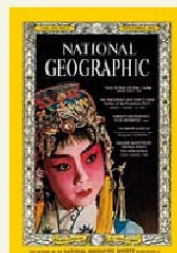


Des habitants discutent devant une échoppe à Datong, à l'ouest de Pékin. Bisch a pris cette photo depuis sa voiture en mouvement, ses guides refusant tout arrêt en cours de route. Photo publiée en 1964. JØRGEN BISCH/NGC

« Le jour le plus mémorable de ma vie fut le 4 décembre 1959 », commença-t-il. Ce fut le jour où, après dix ans de « rééducation », la République populaire lui accorda une amnistie spéciale. Il avait été condamné comme criminel de guerre pour son rôle d'empereur de l'État fantoche japonais du Mandchoukouo. Il décrivait ses émotions – pas d'amertume, rien que de la gratitude ; il avait fini par comprendre combien la première moitié de sa vie avait « entièrement baigné dans le crime et le mal ». Il avait connu « la révélation et la renaissance ».

Quand il vivait dans la Cité interdite, 1 000 eunuques, plus de 100 médecins, 200 cuisiniers et 200 gardes avaient satisfait ses moindres caprices. Mais le souvenir de ce luxe faisait pâle figure à côté de la fierté qu'il avait ressentie en construisant sa première boîte en carton pour une usine de crayons – elle n'était pas belle, mais il l'avait fabriquée de ses propres mains. La fierté se transforma en triomphe quand il atteignit son record de huit boîtes en deux heures. [...]

En guise de point d'orgue à son article, il écrivit : « Pour la première fois de ma vie, le 9 mai 1960, je défilai au milieu d'un million de personnes de notre capitale, criant mon soutien à la lutte menée par les Japonais contre la signature du traité d'alliance militaire entre le Japon et les États-Unis. » Le pauvre Puyi, qui avait été un pantin japonais, était devenu un pantin chinois ! [...] □



1970
1980

SOUS L'EMPIRE DE MAO



**25 OCTOBRE
1971**

Admission
de la République
populaire
de Chine à l'ONU,
à la place
de Taïwan. Elle devient
l'un des membres
permanents
du Conseil de sécurité.



**9 SEPTEMBRE
1976**

Mort de Mao Zedong.
La Bande des Quatre,
dirigée par sa dernière
épouse, Jiang
Qing, est rendue
responsable
des crimes
du régime au cours
d'un procès
politique (fin 1980-
début 1981).



1978

Deng Xiaoping
s'impose à la tête
du pays, après
avoir été écarté
de la direction du parti
par Mao Zedong,
et contraint de faire
son autocritique.



1979

Création de trois
zones économiques
spéciales
accessibles
aux investisseurs
étrangers. C'est
le point de départ
de l'ouverture
de la Chine au reste
du monde.





LE PETIT LIVRE ROUGE

SEULE LA BIBLE AURA FAIT MIEUX. Avec 820 millions d'exemplaires publiés ces cinquante dernières années, le livre *Citations du président Mao Tsé-Toung*, plus connu en France sous le nom du *Petit Livre rouge*, est le deuxième ouvrage le plus vendu au monde. Une parole d'Évangile, à sa manière. Après sa publication, à partir de 1964, il devient le bréviaire des Chinois et des militants maoïstes en Occident. S'y mêlent métaphores doctrinales, sentences implacables et aphorismes sibyllins. « Si l'on veut connaître le goût d'une poire, il faut la transformer en la goûtant. Si l'on veut connaître la théorie et les méthodes de la révolution, il faut prendre part à la révolution », y écrit Mao, qui compare l'idéologie libérale à une maladie, et le parti à un chirurgien.

« En général, est juste ce qui réussit, est faux ce qui échoue », affirme-t-il aussi, plus énigmatique. En Chine, l'ouvrage est omniprésent. Sur les affiches lisses et policées de la propagande, et entre les mains de toute la population. Le *Petit Livre* est partout, et tout est dans le *Petit Livre*. « Les Chinois croient que, si les "pensées de Mao" sont étudiées et appliquées correctement, il y a une solution à tout, de l'amélioration des récoltes à la guérison de la surdité », note, en décembre 1971, l'écrivain Audrey R. Topping dans *National Geographic*. □

Des soldats en visite Pékin, *Le Petit Livre rouge* sous le bras. Photo publiée en 1971.

AUDREY R. TOPPING/NGC





La grande collectivisation



DANS LES CAMPAGNES, la collectivisation a bouleversé le mode de vie chinois traditionnel. Autrefois, les familles avaient coutume de partager le même toit sur trois ou quatre générations. « La Chine rurale est dans sa grande majorité régie par le système des communes », rapporte l'écrivain Audrey R. Topping dans le *National Geographic* de décembre 1971. Une commune peut rassembler seulement quelques villages, ou plus de 200. Elle est elle-même organisée en plusieurs brigades. Un comité révolutionnaire représentant l'armée, le parti et les paysans administre chacune d'elles. »

Celles-ci sont pourvues de garderies, de cuisines et de réfectoires collectifs. L'idéal communautaire va parfois jusqu'à vivre dans des dortoirs – mais ceux-ci restent marginaux. Parachevant la mue de l'individu en camarade de la révolution, « une équipe de propagande est chargée de l'éducation politique... Les membres de chaque brigade écoutent les messages radiodiffusés du gouvernement. Ils discutent et rediscutent les moyens d'améliorer la production et leur vie. » □

Ces femmes plantent
du riz près de Shenyang,
dans le nord-est de la Chine.
Photo publiée en 1971.

AUDREY R. TOPPING/NGC

Au spectacle révolutionnaire



HUIT SPECTACLES POUR 800 MILLIONS DE

CHINOIS. Dans les années 1970, l'offre artistique s'est réduite comme peau de chagrin dans le pays. La Révolution culturelle a fait le vide dans le répertoire du théâtre classique, réduisant l'opéra à un instrument de propagande. Les histrions ont été mis au pas, et les pièces traditionnelles – dont les intrigues avaient toutes l'ancienne société impériale pour toile de fond –, jugées subversives ou décadentes, ont été bannies. Jusqu'à la mort de Mao, seules huit « œuvres modèles » – qui mettent en scène la lutte des classes et propagent le dogme révolutionnaire – sont autorisées.

À la manœuvre de cette mise en coupe réglée de la scène, Jiang Qing, une ex-starlette de Shanghai, devenue la quatrième épouse de Mao. Sous sa férule, les spectateurs assistent, entre autres, à *La Prise de la montagne du Tigre*, qui relate la victoire de soldats communistes contre une troupe de bandits et de nationalistes, ou à *La Fille aux cheveux blancs*, l'histoire d'une jeune paysanne persécutée par un propriétaire foncier despotique, dont les cheveux blanchissent sous le poids des épreuves subies. Au dernier acte, cependant, le misérable est abattu par l'Armée rouge, et la morale révolutionnaire est sauvée. □

Un concert de musique révolutionnaire dans la Cité interdite. Photo publiée en 1971.

AUDREY R. TOPPING/NGC



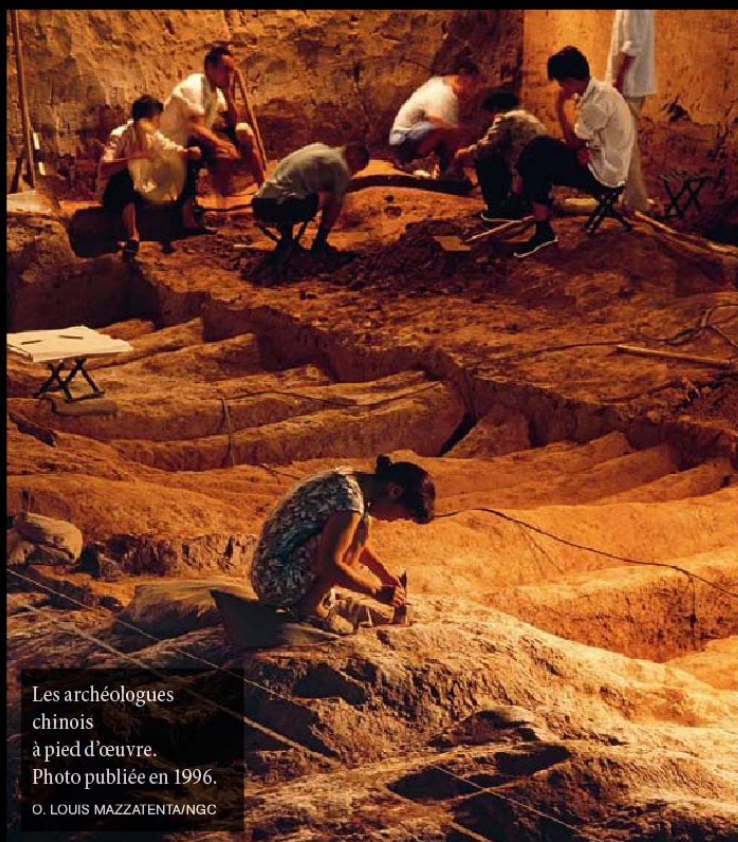


L'armée du premier empereur



Des archers de l'armée
en terre cuite.
Photo publiée en 1996.
O. LOUIS MAZZATENTA/NGC

sort de terre



Les archéologues
chinois
à pied d'œuvre.
Photo publiée en 1996.
O. LOUIS MAZZATENTA/NGC



C'EST L'UNE DES PLUS GRANDES DÉCOUVERTES archéologiques du ^{xx}e siècle. Au printemps 1974, alors qu'ils creusent un puits près de Xi'an, dans le Shaanxi, des paysans mettent au jour des statues de soldats. Ils viennent de trouver la fabuleuse armée en terre cuite du premier empereur de Chine, Qin Shi Huangdi.

L'écrivain Audrey R. Topping a assisté au début des fouilles, qu'elle relate dans le *National Geographic* d'avril 1978. « Là, à demi enterrées dans la terre rougeâtre de la vallée du fleuve Jaune, émergeaient des centaines de statues, belles quoique abîmées, de soldats, de domestiques et de chevaux tirant des chars de guerre. » L'avant-garde d'une armée de 8 000 sculptures réalisées il y a deux mille deux cents ans, destinées à être enfouies avec l'empereur pour garder sa tombe.

Aussi mégalomane que prévoyant, celui-ci fit entamer la construction de son mausolée – un immense palais souterrain – dès le début de son règne. Projet pharaonique qui mobilisa 700 000 Chinois pendant trente-six ans. À ce jour, le tombeau proprement dit a été localisé, mais pas encore fouillé. Si l'on en croit l'historien Sima Qian, qui écrit un siècle après la disparition du souverain, il abriterait autant de merveilles que de pièges mortels. « La tombe renfermait des palais, des pavillons et des bureaux miniatures, de la vaisselle fine, des pierres précieuses et d'autres objets rares. On ordonna aux artisans de fixer des arbalètes à l'entrée du tombeau, pour tuer tout pillleur qui parviendrait jusque-là. Tous les cours d'eau du pays, le fleuve Jaune et le Yangzi Jiang, étaient reproduits en vif-argent [mercure, *ndlr*] et, par un procédé mécanique, semblaient se jeter dans un océan miniature. » □

1970
1980

Salon de beauté et culte de la personnalité



Sous Mao, tous les Chinois se devaient d'être vêtus et coiffés à l'identique. L'ouverture du pays permet à la coquetterie de connaître ses premiers balbutiements. Dans ce salon de beauté de Shanghai, les permanentes sont faites avec un équipement archaïque. Photo publiée en 1980.

BRUCE DALE/NGC



Dans les années 1970, le culte de la personnalité qu'on voue à Mao est tel que chaque Chinois doit avoir l'un de ses portraits chez lui. Fabriquées dans une usine à soie de Hangzhou, ces photos seront ensuite expédiées dans tout le pays. En 2014, les portraits du Grand Timonier font toujours recette. Photo publiée en 1971.

AUDREY R. TOPPING/NGC

Le tremblement de terre

EN 1976, LE CIEL TOMBE SUR LA TÊTE DE LA CHINE. En mars, une pluie de météorites s'abat sur le Nord-Est du pays ; en mai, la terre tremble dans le Yunnan, au sud ; le 28 juillet, un autre séisme ravage la cité minière de Tangshan, à l'est de Pékin, faisant plusieurs centaines de milliers de victimes. Dans la Chine impériale, pareilles catastrophes naturelles étaient considérées comme des présages célestes annonçant l'avènement d'une nouvelle dynastie.

De fait, la fin de règne de Mao est crépusculaire. À 82 ans, rongé par une maladie neurodégénérative qui le laisse à peine capable de parler, le Grand Timonier n'est plus qu'une loque. Le 9 septembre 1976, il décède. À peine un mois plus tard, une révolution de palais au sein du parti renverse la Bande des Quatre, le quatuor de radicaux menés par la dernière épouse de Mao, partisans de la poursuite de la Révolution culturelle. Ils deviendront les boucs émissaires des crimes du régime. Le grand leader est épargné pour préserver la légitimité du parti communiste. Dans son mausolée à Tian'anmen, on se recueille toujours sur sa dépouille. L'inventaire de son règne est signé Deng Xiaoping : « Mao, c'est 70 % de bon et 30 % de mauvais. » □



Un minibus-bicyclette sur la place Tian'anmen.
Photo publiée en décembre 1971.

AUDREY R. TOPPING/NGC

Le peuple qui déplace les montagnes

Au début des années 1970, l'écrivain Audrey R. Topping et son père, un diplomate canadien jadis en poste à Pékin, vieil ami de Zhou Enlai, sont invités en Chine par le Premier ministre. L'occasion de constater l'extraordinaire capacité de mobilisation des masses du régime.

DÉCEMBRE 1971

Ce soir-là, on nous informa que Zhou Enlai souhaitait nous voir. Aussi, nous nous dirigeâmes vers le Grand Palais du peuple, situé sur Tian'anmen, la principale place de Pékin. L'air vibrat de musique et du tohu-bohu d'une foule immense rassemblée pour les feux d'artifice du 1^{er} Mai.

Nous franchîmes les portes ouvertes du Palais du peuple pour rencontrer le Premier ministre. Il portait un ensemble tunique et pantalon gris impeccable, avec un petit bouton Mao sur lequel on pouvait lire : « Servir le peuple. » Ses yeux



étincelaient tandis qu'il saisissait mon père par le bras et lui exprimait son plaisir de le revoir en Chine. Puis, après les retrouvailles, nous entrâmes prendre le thé en sa compagnie.

Tandis que le Premier ministre et papa sirotaient le leur tout en bavardant, je restai clouée sur place, à observer cette légende vivante. On avait du mal à croire que cet homme de 73 ans, séduisant, affable, à l'aspect presque fragile, avait été l'un des chefs de la Longue Marche tortueuse qui avait sauvé l'Armée rouge sous pression, et lui avait permis de continuer le combat. [...]

Le Premier ministre et papa, que Zhou appelait fréquemment son *lao p'eng-yu* (vieil ami), évoquèrent les diverses rencontres qu'ils avaient faites par le passé. Puis papa dit que, si son *lao p'eng-yu* venait au Canada, il lui cuisinerait personnellement un repas chinois. Zhou répondit qu'il en serait ravi, mais demanda : « Avez-vous encore du poisson à manger dans votre région, ou sont-ils tous morts à cause de la pollution ? »

Papa l'assura qu'il y avait encore beaucoup de poisson, avant d'ajouter que la pollution était un gros problème. Zhou Enlai montra une grande inquiétude et poursuivit : « La pollution la plus importante a eu lieu dans les pays industriels les plus avancés. Les pays en voie de développement comme la Chine, industriellement plus en retard, peuvent bénéficier de l'expérience de ces pays et éviter ainsi d'affronter des problèmes similaires. »

Plus tard, je repensai à cette remarque du Premier ministre alors que j'étais frappée encore et encore par la propreté de l'air dans la plupart des villes chinoises. Une absence de pollution due principalement, j'imagine, à la rareté des voitures et de leurs gaz d'échappement.

Le Premier ministre invita papa à revenir un autre jour pour dîner, puis il l'emmena assister aux feux d'artifice depuis une tribune installée au sommet de la porte de la Paix céleste. Au cours des festivités, papa vit le président du parti Mao faire une apparition d'une dizaine de minutes avant de disparaître.

Nous allâmes, Sylvia et moi, aux stands près de la porte. Les feux d'artifices étaient extraordinaires – de même que l'océan humain qui les regardait. Papa me raconta après coup avoir été « transporté d'allégresse », non seulement devant les prouesses pyrotechniques, mais encore à la vue des centaines de milliers de gens sur la place Tian'anmen. Il pouvait sentir en eux, disait-il, la présence d'un nouveau pouvoir.

C'est un pouvoir qu'aucun visiteur de la Chine moderne ne peut manquer de discerner. Celui du peuple. Près de 800 millions de personnes pensant toutes les mêmes choses, lisant les

mêmes livres, parlant des mêmes sujets, portant des vêtements identiques, vivant un style de vie semblable.

Il y a peu de place pour la tolérance ou le dissentiment. « Armés de la pensée de Mao », ils croient que rien n'est impossible, qu'ils peuvent déplacer des montagnes avec des petites cuillers, transformer les déserts en terres arables, changer la direction des cours d'eau et domestiquer les marées. Tout cela grâce au pouvoir du peuple.

Pour les communistes chinois, le pouvoir de ce qu'ils appellent la « pensée collective positive » est énorme. Pour prendre un simple exemple, un jour, durant la construction du pont du Yangzi Jiang à Nanjing (Nankin), pas moins de 50 000 soldats et civils bénévoles s'attelèrent à la tâche pour aider les 6 000 ouvriers habituels.

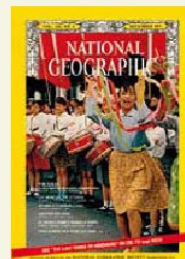
Personne ne connaît mieux le pouvoir du peuple que Mao Zedong. En 1958, il écrivait : « Outre ses autres caractéristiques, ce qu'il y a d'exceptionnel chez le peuple de Chine, c'est qu'il est "pauvre et vierge". Cela peut sembler une mauvaise chose, mais, en réalité, c'en est une bonne. La pauvreté crée le désir de changement, le désir d'action et le désir de révolution. Sur une feuille de papier dépourvue de toute marque, on peut tracer les caractères les plus beaux et les plus originaux, peindre les images les plus belles et les plus originales. »

Parfois, l'artiste maniant le pinceau rencontrait des difficultés. En 1966, Mao appela les millions de jeunes gens connus sous le nom de gardes rouges à une grande révolution culturelle prolétarienne afin de purger la société, le parti, le gouvernement et les établissements scolaires de ceux qu'il accusait de revenir à la « voie capitaliste ».

Les gardes rouges effectuèrent cette épuration avec un zèle excessif, agissant souvent en dehors de la supervision de Pékin. Ayant reçu l'ordre de balayer les « quatre vieilleries » – la vieille culture, les vieilles idées, les vieilles coutumes et les vieilles habitudes –, un certain nombre d'entre eux s'attaquèrent à des bâtiments et à des trésors historiques, et humilièrent les membres des facultés.

Dans les provinces, des heurts entre des factions rivales de gardes rouges firent des milliers de morts et de blessés. En 1968, l'armée dut intervenir. Des comités révolutionnaires furent mis sur pied pour administrer les provinces, et Mao reprit le contrôle total du pays.

Mao est aujourd'hui une figure paternelle vénérée. Beaucoup de paysans chinois ont appris à lire après la révolution communiste, et le premier et probablement unique livre qu'ils aient jamais possédé est *Le Petit Livre rouge*. Citations du président Mao Tsé-toung. Ils l'ont étudié comme les évangélistes du XIX^e siècle étudiaient la Bible. [...] □



1980
2010

LE RÉVEIL DU DRAGON



**3-4 JUIN
1989**

Répression
sanglante
du mouvement
étudiant en faveur
de la démocratie
sur la place
Tian'anmen.



**MARS
1993**

Inscription
dans la Constitution
de la notion
d'«économie
socialiste de marché»,
qui remplace celle
d'«économie planifiée».



**11 DÉCEMBRE
2001**

Entrée
de la Chine dans
l'Organisation
mondiale
du commerce
(OMC).



**15 OCTOBRE
2003**

Envoi
du premier
Chinois
dans l'espace :
l'astronaute
Yang Liwei.



2010

Accession
de la Chine
au rang
de deuxième
puissance
économique
mondiale.





LA CHINE EN CHANTIER

DE CET ÉCHAFAUDAGE EN BAMBOU SORTIRA BIENTÔT

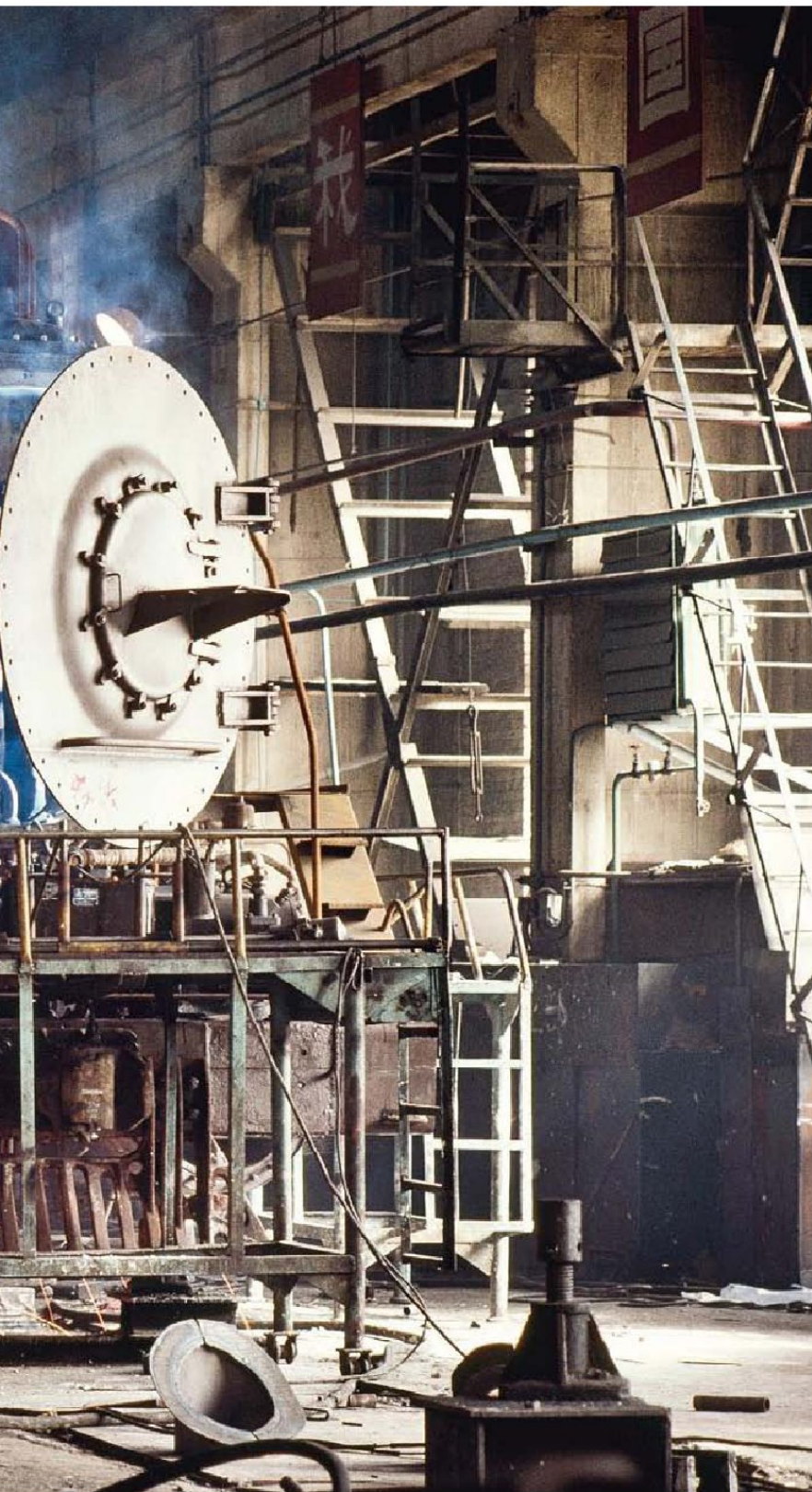
une usine d'acier. « Baoshan signifie "montagne-trésor". Je n'ai vu aucune montagne, juste un terrain plat et gris. Baoshan a désormais un nouveau sens : acier. L'énorme usine en cours de construction pourra en produire 60 millions de tonnes », écrit Mike Edwards, dans un article du *National Geographic* de juillet 1980. À l'époque, la Chine s'est muée en un frénétique chantier vertical, dont le coup d'envoi a été donné par Deng Xiaoping.

« Peu importe qu'un chat soit noir ou blanc, pourvu qu'il attrape les souris », disait le successeur de Mao. La métaphore résume à elle seule son pragmatisme. Et les petits et grands arrangements qu'il était prêt à prendre avec la doctrine communiste pour assurer le développement de la Chine. Sous son règne, les terres sont décollectivisées, les entreprises privées légalisées, tandis que la côte du Guangdong à Shanghai s'ouvre aux investisseurs étrangers. En trente ans, la Chine fait sa révolution industrielle, au point de se hisser à la deuxième place de l'économie mondiale. Un renouveau bâti sur un échafaudage idéologique singulier, mêlant libre entreprise et autoritarisme politique. □

La construction de l'aciérie de Baoshan, le long du Yangzi Jiang. Photo publiée en 1980.

BRUCE DALE/NGC





À toute vapeur



«DES CHÂÎNES D'ASSEMBLAGE DE DATONG

sortent 240 locomotives à vapeur par an, soit les deux tiers de la production nationale », rapporte l'écrivain Paul Theroux, dans le *National Geographic* de mars 1988. À l'époque, la Chine est la dernière nation qui les fabrique encore. Les considérables réserves de charbon dont dispose le pays justifient l'anachronisme. La fabrication de trains à vapeur devance alors largement celle des locomotives électriques ou diesel. Dans les années 1980, ces vestiges d'un autre temps constituent pourtant les instruments privilégiés d'une émancipation moderne.

« Pour parler des voyages en train, les Chinois ont l'habitude de dire que l'on y est "serré comme dans un paquet de baguettes" », note Paul Theroux. C'est qu'à l'époque les rails sont déjà littéralement pris d'assaut par le fret et les passagers. L'idéologie de l'autosubsistance et les restrictions à la liberté de mouvement entre provinces chinoises, qui primaient durant l'ère maoïste, ont vécu. « Comme il n'est plus nécessaire d'obtenir une permission officielle pour voyager, les trains sont maintenant bondés de représentants de commerce, d'étudiants, d'ouvriers, de gens rentrant chez eux ou partant en vacances. Ils traversent le pays, rendent visite à des amis... et ils sont devenus eux-mêmes des touristes, avec la panoplie qui va avec, lunettes de soleil et appareils photo en bandoulière. Le train représente une toute nouvelle façon de vivre pour eux, et voyager est aujourd'hui l'une de leurs plus grandes libertés. » La Chine est aujourd'hui le pays qui possède le plus de trains à grande vitesse. □

Une locomotive à vapeur en cours d'assemblage à Datong. Photo publiée en 1988.

BRUCE DALE/NGC



Ces écoliers d'un établissement privé situé dans le delta de la rivière des Perles regagnent leur classe après une séance de sport. Photo publiée en 1997.

MICHAEL S. YAMASHITA/NGC

L'atelier de la planète



DANS LE **NATIONAL GEOGRAPHIC** DE MARS 1997, le journaliste Mike Edwards narre sa visite de la province du Guangdong, dans le delta de la rivière des Perles. « Les migrants de l'intérieur fabriquent des poupées Barbie dans un bâtiment en brique à Chang'an. Barbie vit une existence cloîtrée : Mattel Inc. en interdit l'accès aux visiteurs... Mais je n'ai aucun mal à entrer dans la Cha Shan Garment and Toys Factory. Lin Tao Zhu, la directrice, est fière de cette entreprise municipale, qu'elle a vue passer de quelques couturières à 2 800 ouvriers... Dans une grande pièce spartiate, et le vrombissement de douzaines de machines à coudre, les employés assemblent des pièces de tissu orange. Alors que celles-ci progressent d'un poste de travail à l'autre, chacun ajoutant un élément, oreilles, pattes..., je peux identifier l'animal en cours de fabrication : Tigrou, le compagnon de



Deux mille employés
d'une fabrique de sapins
de Noël, à Shenzhen,
sont rassemblés pour
un portrait de groupe.
Photo publiée en 2008.

FRITZ HOFFMANN/NGC

Winnie l'Ourson. » Dix-huit ans plus tôt, le Guangdong accueillait les premières zones économiques spéciales créées par Deng Xiaoping pour servir de laboratoires au développement d'un capitalisme à la chinoise.

À l'époque du reportage, après des années de croissance fulgurante, la province est devenue le grand centre manufacturier de la Chine, et le point de chute de centaines de compagnies étrangères, alléchées par une fiscalité et une bureaucratie allégées. La Chine s'impose désormais comme l'atelier du monde. Aujourd'hui, toutefois, ce modèle de croissance tourné vers l'exportation devient moins rentable. Hausse des salaires et réévaluation du yuan ont érodé la compétitivité du *made in China*. En 2011, le régime en prendra acte avec le XII^e plan quinquennal, qui donne la priorité à l'innovation, à la consommation intérieure et aux services. □



Un tailleur de pierres près de la ville de Chongqing, au bord du réservoir du barrage. Photo publiée en 1997.

BOB SACHA/NGC

Le chantier des Trois-Gorges



C'EST L'OUVRAGE CHINOIS LE PLUS COLOSSAL depuis la construction de la Grande Muraille. « Il y a des barrages plus hauts dans le monde, et il y en a de plus larges, mais en puissance aucun n'égale celui des Trois-Gorges. Au maximum de leur capacité, ses 26 turbines, de 400 t chacune – les plus grandes jamais construites – produiront 18 200 MW d'électricité, l'équivalent de ce que génèrent 18 centrales nucléaires », note le journaliste Arthur Zich, dans le *National Geographic* de septembre 1997. Les travaux, commencés trois ans plus tôt sur le Yangzi Jiang, suscitent une violente controverse, à la démesure du projet. Ses promoteurs brandissent la carte du gain énergétique et du développement du commerce fluvial, tandis que ses opposants arguent du coût environnemental et humain. « Les habitants de quelque 1 400 villes et villages vont être relogés dans les environs du réservoir, ou ailleurs en Chine, sur des sites choisis par le gouvernement. En tout, ce sont environ 1,9 million de gens qui seront déplacés », écrit Zich.

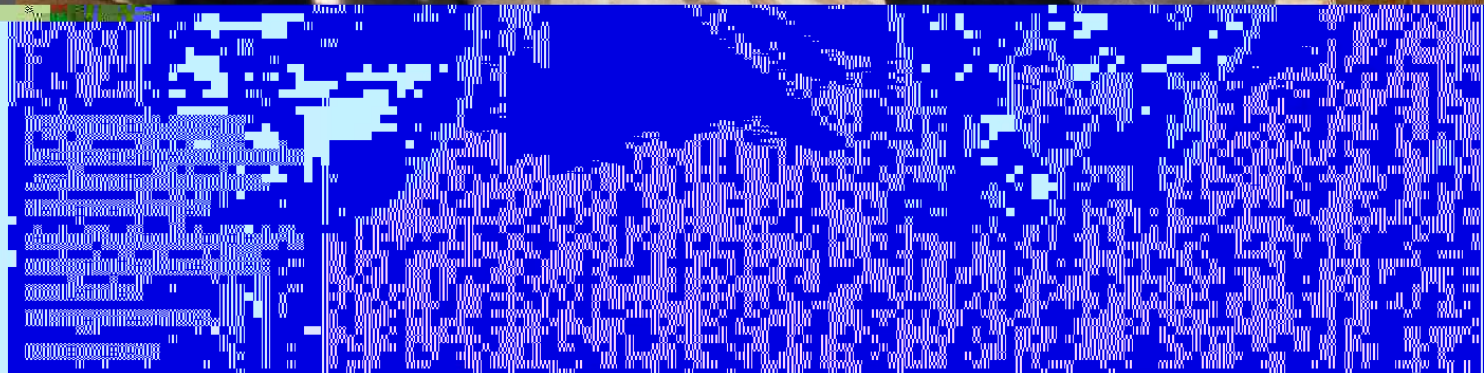
Autres dommages collatéraux, les quelque 8 000 sites archéologiques non explorés de la zone. Depuis sa mise en service, l'impact écologique du barrage s'est manifesté par des sécheresses à répétition dans les régions du Jiangxi et du Hunan, en aval de la retenue. Point de chute de centaines de milliers d'oiseaux migrateurs, Poyang, le plus grand lac d'eau douce de Chine, est très touché. En 2012, son niveau était si bas que les autorités locales ont opéré des largages de poissons et de crevettes par hélicoptère pour l'alimenter, et empêcher les oiseaux de mourir de faim. □



Le barrage des Trois-Gorges
en pleine construction.
Photo publiée en 1997.
BOB SACHA/NGC

1980
2010
2020

Les jeunes mariés et le Grand Timonier





Dans la ville de Chengdu, au centre du pays, cette statue de Mao, en plein nettoyage annuel, trône en face du Centre d'exposition du Sichuan. Photo publiée en 1985.

CARY WOLINSKY/NGC



Jusqu'où ira le miracle chinois ?

EN 1978, DEUX ANS APRÈS LA MORT DE MAO ZEDONG, l'économie chinoise représentait 5 % du PIB mondial. En 2012, sa part est passée à 11,4 %. En 2050, elle devrait atteindre 33 %. Autrement dit la portion de richesses mon-



Les nouveaux Chinois vus pas un Américain

Au milieu des années 1990, Peter Hessler est parti enseigner l'anglais en Chine, comme volontaire de l'organisation américaine le Corps de la paix (Peace Corps). Après un siècle de chaos, le pays et ses nouveaux citoyens n'aspirent qu'à la stabilité.



À Shanghai, le quartier d'affaires de Lujiazui est sorti de terre ces vingt dernières années. Photo publiée en 2008. FRITZ HOFFMANN/NGC

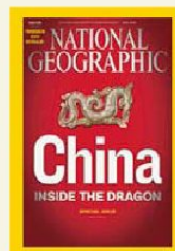
Deng Xiaoping, la rétrocession de Hongkong ou le moment où la Chine a été élue pour accueillir les Jeux olympiques de 2008. De temps à autre, la vieille colère se réveillait, comme avec les manifestations monstres qui suivirent le bombardement par l'Otan de l'ambassade chinoise à Belgrade, en 1999. La même année, les protestations des adeptes du Falun Gong firent la une des journaux ; quelque temps plus tard, l'épidémie de Sras occupa brièvement l'attention du monde entier.

Mais ce que ces incidents avaient de plus remarquable, c'est qu'ils affectaient peu la vie du Chinois moyen, contrairement à ce qui s'était passé tout au long du xx^e siècle. Après 1900 et la révolte des Boxers, qui balaya Pékin, chaque décennie comporta au moins un bouleversement politique profond. Il s'agissait le plus souvent d'événements brutaux, allant de l'invasion japonaise à la Révolution culturelle et au massacre de la place Tian'anmen, en 1989. À eux tous, ils firent de cette période un siècle agité, ce qui permet de comprendre pourquoi mes étudiants évoquaient le passé d'une plume si délicate.

Peut-être est-ce aussi la conscience de cette Histoire douloureuse qui explique pourquoi les années 1990 se sont révélées si différentes. C'est la première décennie de la Chine moderne qui n'a connu aucun changement fondamental, et jusqu'ici, le xxi^e siècle a été non moins paisible. Et pourtant, en dépit de cette absence de changement politique, la nation s'est radicalement transformée. Pendant trente ans, l'économie a progressé à un rythme annuel de près de 10 %, et plus de gens sont sortis de la pauvreté que dans n'importe quel autre pays à n'importe quelle autre époque. La Chine est devenue le théâtre de la plus importante urbanisation de toute l'histoire humaine – selon les estimations, 150 millions de personnes ont quitté les campagnes, essentiellement pour aller

travailler dans les villes industrielles de la côte. Sur presque tous les plans, la nation est maintenant le plus gros consommateur du monde, utilisant plus de céréales, de viande, de charbon et d'acier que les États-Unis. Mais il est difficile d'imputer ces changements cruciaux à un représentant précis du gouvernement – à part Deng Xiaoping. La principale stratégie du parti communiste a consisté à libérer l'énergie de la population, au moins du point de vue économique. Dans la Chine d'aujourd'hui, le gouvernement est décentralisé, et les gens peuvent monter librement une entreprise, chercher un nouvel emploi, prendre un nouveau logement. Après un siècle de dirigeants tout-puissants et de remous politiques, l'histoire chinoise est devenue celle des citoyens ordinaires.

Mais qu'une nation dépende des rêves individuels de 1,3 milliard de personnes plutôt que d'un système politique cohérent avec des droits clairs présente des risques. La Chine doit faire face à une crise écologique – la nation est devenue le premier émetteur mondial de dioxyde de carbone et connaît une grave pénurie d'eau et d'autres ressources de base. Le fossé entre riches et pauvres s'est dangereusement accru. L'écart entre revenus urbains et revenus ruraux est de trois pour un – le plus important depuis le début des réformes en 1978. Chacun de ces problèmes est beaucoup trop vaste pour être résolu – ou même appréhendé – par le citoyen lambda. Et parce que le gouvernement continue à restreindre de façon draconienne la liberté politique, les gens sont accoutumés à éviter ces questions. Mes étudiants m'apprirent que tout était personnel – l'Histoire, la politique, les relations extérieures –, mais cette approche induit des limites aussi bien que des liens. Pour beaucoup de Chinois, si un problème ne les affecte pas personnellement, il n'existe quasiment pas. □





NATIONAL GEOGRAPHIC

National Geographic Society est enregistrée à Washington, D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

Inspirer le désir de protéger la planète

JEAN-PIERRE VRIGNAUD, RÉDACTEUR EN CHEF

Marie-Amélie Carpio, RESPONSABLE DE LA RÉDACTION

Christian Levesque, DIRECTION ARTISTIQUE

Christine Seassau, 1^{er} SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Joëlle Hauzeur, RÉDACTRICE-RÉVISEUSE

Emanuela Ascoli, ICONOGRAFIE

Hugues Piolet, CARTOGRAFIE

Béatrice Bocard, TRADUCTRICE

Philippe Bonnet, TRADUCTEUR

Nadège Lucas, ASSISTANTE DE LA RÉDACTION

MARKETING

Delphine Schapira, Directrice Marketing

Julie Le Floch, Chef de groupe

DIFFUSION

Serge Hayek, Directeur Commercial Réseau (01 73 05 64 71)

Bruno Recurt, Directeur des ventes (01 73 05 56 76)

Nathalie Lefebvre du Prey, Directrice Marketing Client (01 73 05 53 20)

Charles Jouvin, Directeur Marketing Opérationnel (01 73 05 53 28)

FABRICATION

Stéphane Roussiès, Maria Pastor

Imprimé en Italie : Nuovo Istituto Italiano d'Arti Grafiche s.p.a.,
Via Zanica 92, 24100 Bergamo (Italie)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif Prisma Pub :

Philipp Schmidt (01 73 05 51 88)

Directrice commerciale :

Virginie Lubot (01 73 05 64 50)

Directrice commerciale (opérations spéciales) :

Géraldine Pangrazzi (01 73 05 47 49)

Directeur de publicité :

Arnaud Maillard (01 73 05 49 81)

Responsables de clientèle :

Evelyne Allain Tholy (01 73 05 64 24)

Caroline Hemmedinger (01 73 05 69 80)

Sabine Zimmermann (01 73 05 64 69)

Responsable Luxe Pôle Premium : Constance Dufour

(01 73 05 64 23)

Responsable Back Office : Céline Baude (01 73 05 64 67)

Responsable Exécution : Laurence Prêtre (01 73 05 64 94)

Assistante Commerciale : Corinne Prod'homme

(01 73 05 64 50)

Secrétariat de la rédaction : 01 73 05 60 96

13, rue Henri-Barbusse - 92624 Gennevilliers CEDEX

CHAIRMAN AND CEO Gary E. Kneel

EXECUTIVE MANAGEMENT

LEGAL AND INTERNATIONAL EDITIONS: Terrence B. Adamson

MISSION PROGRAMS: Terry D. Garcia

COMMUNICATIONS: Betty Hudson

GROUP EDITORIAL DIRECTOR: Chris Johns

CHIEF MARKETING OFFICER: Atty Maniatis

PUBLISHING AND DIGITAL MEDIA: Declan Moore

TELEVISION PRODUCTION: Brooke Runnett

CHIEF FINANCIAL OFFICER: Tracie A. Winbiger

CHIEF TECHNOLOGY OFFICER: Jonathan Young

BOARD OF TRUSTEES

CHAIRMAN: John Fahey

Wanda M. Austin, Michael R. Bonsignore, Jean N. Case,

Alexandra Grosvenor Eller, Roger A. Enrico, Gilbert M.

Grosvenor, William R. Harvey, Gary E. Kneel, Maria E.

Lagomasino, Nigel Morris, George Muñoz, Reg Murphy,

Patrick F. Noonan, Peter H. Raven, Edward P. Roski, Jr., Francis

Saul II, Ted Walt, Tracy R. Wolstencroft

INTERNATIONAL PUBLISHING

SENIOR VICE PRESIDENT: Yulia Petrossian Boyle

VICE PRESIDENT, DIGITAL: Ross Goldberg

VICE PRESIDENT, BOOK PUBLISHING: Rachel Love

Cynthia Combs, Ariel Delaco-Loehr, Kelly Hoover,

Diana Jaksic, Jennifer Liu, Rachelle Perez, Desiree Sullivan

COMMUNICATIONS

VICE PRESIDENT: Beth Forster

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

CHAIRMAN: Peter H. Raven

VICE CHAIRMAN: John M. Francis

Paul A. Baker, Kamaljit S. Bawa, Colin A. Chapman,

Keith Clarke, J. Emmett Duffy, Philip Gingerich,

Carol P. Harden, Jonathan B. Losos, John O'Loughlin, Naomi E.

Pierce, Jeremy A. Sabloff, Monica L. Smith, Thomas B. Smith,

Wirt H. Willis

EXPLORERS-IN-RESIDENCE

Robert Ballard, Lee R. Berger, James Cameron, Jared Diamond,

Sylvia Earle, J. Michael Fay, Beverly Joubert, Dereck Joubert,

Louise Leakey, Meave Leakey, Enric Sala, Spencer Wells

Copyright © 2013 National Geographic Society

All rights reserved. National Geographic and Yellow Border: Registered

Trademarks © Marcos Registradas. National Geographic assumes no

responsibility for unsolicited materials.

SERVICE ABONNEMENTS

National Geographic France et DOM TOM

62 066 Arras Cedex 09.

Tél. : 0 811 23 22 21

www.prismashop.nationalgeographic.fr

Dépôt légal : avril 2014 ; Diffusion : Presstalis. ISSN 1297-1715.

Commission paritaire : 1214 K 79161

Abonnement au magazine

France : 1 an - 12 numéros : 45 €

Belgique : 1 an - 12 numéros : 45 €

Suisse : 14 mois - 14 numéros : 79 CHF

(Suisse et Belgique : offre valable pour un premier abonnement)

Canada : 1 an - 12 numéros : 73 CAN\$

VENTE AU NUMÉRO ET CONSULTATION : Tél. : 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale)

NATIONAL GEOGRAPHIC MAGAZINE

EDITOR IN CHIEF Chris Johns

CREATIVE DIRECTOR Bill Marr

EXECUTIVE EDITORS

Dennis R. Dimick (*Environment*), Susan Goldberg (*Text*), Jamie Shreeve (*Science*),

Matt Mansfield (*Digital Content*)

MANAGING EDITOR David Brindley

DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY Sarah Leen (*Print*), Keith Jenkins (*Digital*)

DEPUTY PHOTOGRAPHY DIRECTOR Ken Geiger

DEPUTY TEXT DIRECTOR Marc Silver

DEPUTY CREATIVE DIRECTOR Kaitlin Yamall

DEPARTMENT DIRECTORS

ART: Juan Velasco DEPARTMENTS: Margaret G. Zackowitz, Peter M. ...

Licence de la NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Magazine mensuel édité par :

NG France

Siège social : 13, rue Henri-Barbusse,

92624 Gennevilliers CEDEX

Société en Nom Collectif

au capital de 5 892 154,52 €

Ses principaux associés sont :

PRISMA MÉDIA et VIVIA

MARTIN TRAUTMANN,

Directeur de la publication

MARTIN TRAUTMANN, PIERRE RIANDET,

Gérants

13, rue Henri-Barbusse,

92624 Gennevilliers CEDEX

Tél. : 01 73 05 60 96

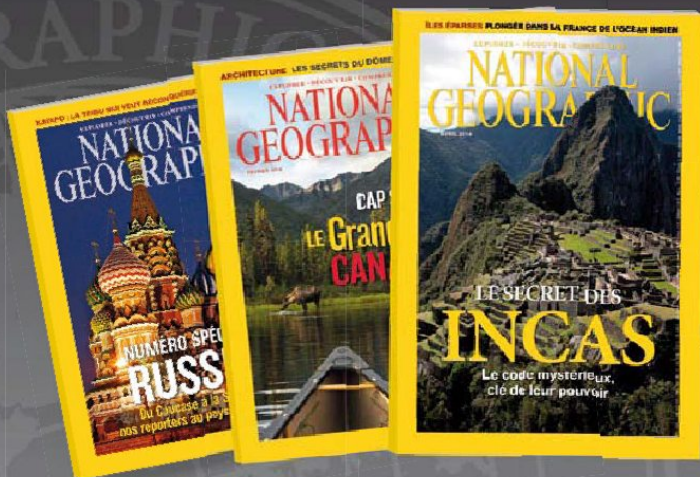
Fax : 01 73 05 65 51

FABRICE ROLLET.

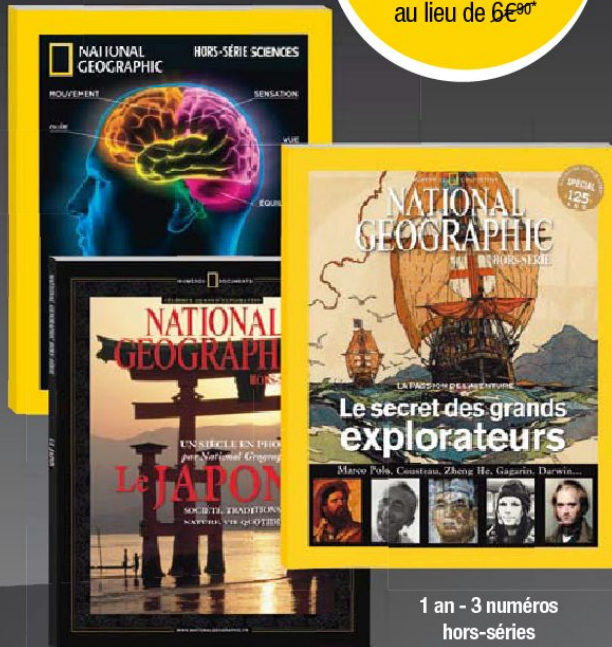
Abonnez-vous à l'Offre Liberté ! et recevez National Geographic + les hors-séries

Près de **35%** de réduction**

4€⁵⁰ /mois
au lieu de 6€⁹⁰*



1 an - 12 numéros du magazine National Geographic



1 an - 3 numéros
hors-séries

Les avantages de la formule Liberté



Un tarif très intéressant : 4€⁵⁰ par mois seulement au lieu de 6€⁹⁰* par mois, soit près de 35% de réduction**.



Un paiement tout en douceur : vous ne vous préoccupez plus de votre prochain paiement. Chaque mois, le montant de 4€⁵⁰ est prélevé directement sur votre compte. **Et vous ne manquez aucun numéro !**



Aucun engagement : vous êtes libre de résilier ce service à tout moment par simple lettre.

BON D'ABONNEMENT

Bulletin à compléter et à retourner sans affranchir à : **National Geographic** - Libre réponse 91149 - 62069 Arras Cedex 09.
Vous pouvez aussi photocopier ce bon ou envoyer vos coordonnées sur papier libre en indiquant l'offre et le code suivant : **NGEHS24P**

☐ **Offre Liberté :** 4€⁵⁰/mois au lieu de 6€⁹⁰* pour 12 numéros de National Geographic + 3 hors séries par an.
Je recevrai l'autorisation de prélèvement à remplir.

☐ **Je préfère un paiement comptant :** 54 € pour 1 an -12 numéros de National Geographic + 3 hors séries.
Je choisis mon mode de règlement.

☐ **Le mensuel seul :** 45 € pour 1 an -12 numéros de National Geographic
Je choisis mon mode de règlement.

Je choisis mon mode de règlement :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de *National Geographic France*
☐ Carte bancaire ☐ Visa ☐ Mastercard

Signature : _____

N° : _____ Date d'expiration : _____

Indiquez les 3 derniers chiffres du numéro
qui figure au verso de votre carte bancaire : _____

Je note ci-dessous mes coordonnées :

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

e-mail _____

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Média et de celles de ses partenaires

L'abonnement, c'est aussi sur : www.prismashop.nationalgeographic.fr

ou au **0 826 963 964** (0,15€/min)

NGEHS24P

*prix de vente au numéro. **Par rapport au prix de vente au numéro. Vous pouvez acquiescer chaque numéro du mensuel au prix de 5€20 et les hors-séries au prix de 6€90 en kiosque. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable 2 mois. Délai de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les tarifs indiqués sont garantis un an à compter de la date d'abonnement. Au-delà des 1 an d'abonnement, les tarifs pourront être modifiés en fonction de l'évolution des conditions économiques. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

再见^{*}



Pousse-pousse et bus à impériale
se côtoient dans les rues de Shanghai.
Photo publiée en 1945.

ALFRED T. PALMER/NGC

★ : à bientôt

L'Histoire éclaire le présent

ca Histoire

M'INTÉRESSE

EXPLORER LE PASSÉ POUR COMPRENDRE LE PRÉSENT

MAI-JUIN 2014 N°24 5,95 €



VOYAGE DANS LA
FRANCE DES
ANNÉES 50

LES LETTRES
CODÉES DE
**MARIE-
ANTOINETTE**



DEPUIS QUAND
ON PROTÈGE LA
NATURE ?



LE JOUR J HEURE PAR HEURE PAR CEUX QUI Y ÉTAIENT

SEXE, GUERRE ET PASSION
LES DIEUX GRECS

NOUVEAU



Disponible sur www.prismashop.fr

Et sur votre tablette





UN VOYAGE 5 ETOILES VERS LA CHINE.

DECOUVREZ UNE CULTURE
AUSSI RICHE QUE SA CUISINE

Apprêtez-vous à être fascinés par les merveilles de la Chine. Des gratte-ciel les plus modernes aux sommets montagneux les plus reculés, vous serez émerveillés par la découverte de la Ch

qatarairways.fr

